Le roman complet 1 Fr.

Les Nuits de Messaline

Collection Gauloise

67, rue Servan, 67

:: PARIS (XIe) ::

LES NUITS DE MESSALINE

L'IMPÉRATRICE

CHAPITRE I

L'Éphèbe blond

A la cadence des rames et poussé par sa large voile jaune, le navire lentement s'avançait vers la côte latine. Accoudés aux bordages et las des longueurs de la route, les passagers rêvaient aux pays quittés, en admiraient ce paysage nouveau pour la plupart d'entre eux. Cependant vers la proue, un jeune éphèbe se tenait debout.

Le col et la tête nus, sortant d'une soyeuse tunique rose, il avait un profil très pur de médaille, à peine patinée par le soleil du sud où luisaient deux yeux largement fendus et voilés de longs cils ; une légère barbe blonde grisonnait sur son visage clair. Il venait de la Sicile pour achever ses études de juriste auprès d'un fameux rhéteur romain et devait descendre chez son ami Polymus dont il avait l'adresse et qui, comme lui, était originaire de l'île bleue.

Ombragée d'arbrisseaux, la côte soudain s'épanouit de la fleur prodigieuse d'une ville immense. Dans l'étincellement de la lumière des arcs, des temples, des maisons jaunes, des bosquets verts découpèrent leurs taches claires et, tout en bas, une rade s'évasait, pleine de barques, dont les voiles colorées étaient repliées comme les ailes d'un oiseau endormi.

Peu à peu la ville apparut plus nette et le navire, entrant dans le port s'immobilisa.

Une barque emporta Atimius vers la terre, et déjà il abordait à un quai encadré de maisons de briques jaunes et rouges d'où s'élevaient des cris de joie et des chants obscènes ; les tavernes à matelots et les bouges des prostituées, dont quelques-unes se tenaient sur le seuil de leur porte, attendant le client, et montrant leur face vermillonnée, sous laquelle, la gorge plâtrée, descendait jusqu'aux seins complètement nus.

L'une d'elles saisit le jeune homme au passage pour l'attirer sur sa couche de natte qu'on apercevait dans le demi-jour de sa chambre et lui murmura des mots voluptueux à l'oreille ; mais il se dégagea écœuré par ce visage fardé et par l'odeur chaudement fade des parfums de ce corps, suant le mauvais lieu et l'odeur âcre du rut.

La courtisane furieuse et dépitée, lui jeta une injure cynique au visage.

— Eunuque !

Mais Atimius, sans se retourner, monta vers la ville, dans la direction de la voie Appienne où habitait l'ami qui devait l'attendre.

Une foule dense circulait à travers les rues ; des vendeuses de fruits, portant leurs paniers sur le front, passaient ; des âniers poussaient leurs bêtes chargées d'outres et des matelots chantaient en descendant vers le port.

Le soleil se couchait et ses rayons dorés empourpraient les collines au front desquelles luisaient les palais de marbre blanc.

Atimius déboucha dans la voie Maxima, rendez-vous des courtisanes.

Elles s'y trouvaient innombrables et de toutes conditions ; les unes misérables marchant les pieds nus, les autres, riches et chaussées de sandales d'or, vêtues de robes de soie. Plusieurs étaient complètement nues et leur nudité ne blessait aucun regard car elles étaient admirablement belles et les yeux des hommes les enveloppaient de désirs passionnés.

Le jeune homme, surpris de ce spectacle nouveau pour lui, longea la voie Maxima jusqu'en face d'un grand mur où il

vit avec curiosité de nombreuses inscriptions qui se succédaient. Sur l'immense paroi des lettres noires s'étageaient, indiquant des offres d'amants, vieux ou jeunes. Lorsqu'un homme, en effet, désirait une courtisane, il écrivait les deux noms avec le prix proposé et si la courtisane acceptait l'offre, elle demeurait sous l'inscription en attendant que l'auteur revint.

Atimius continua sa route et gagna le Forum.

La demeure de son ami Polymus se dressait dans une rue voisine. Un esclave ouvrit à son appel et l'introduisit dans la salle de bains où justement son compatriote se trouvait à cette heure.

Il était debout enveloppé dans un vaste peplum de laine blanche.

— Salut à toi, Atimius, dit-il, en apercevant le nouveau venu.

— Salut à toi, Polymus.

Les deux jeunes hommes se sourirent, car ils s'étaient connus tout enfants et avaient joué ensemble aux osselets sur la plage d'Agrigente. Mais combien ils étaient différents l'un de l'autre !

Sensiblement, de même taille et de même carrure, ils différaient entièrement d'aspect : l'un, Polymus, révélait dans son allure l'éphèbe énervé et capable de toutes voluptés de la vie, l'autre, au contraire, montrait par la candeur de ses yeux bleus que son corps était encore vierge des caresses des femmes. Cependant, avec l'abandon familier de la jeunesse, les deux amis causèrent longuement, réveillant le passé tombé dans l'ombre, pour le faire sourire à la lumière des souvenirs.

La nuit maintenant était descendue sur Rome, pesante, mais peuplée d'étoiles, troupeau d'or, moutonnant au front du ciel.

Un esclave entra pour annoncer à Polymus l'heure du repas et les deux amis vinrent s'étendre sur les longs sièges de bois de cèdre en face de la table ronde sur laquelle des laitues et des fruits vinaigrés étaient servis pour ouvrir l'appétit des convives.

Et, tout en mangeant, Polymus dit à son ami :

— Ce soir je descends à Suburre et je t'emmène avec moi.

— A Suburre ? questionna Atimius étonné.

L'autre sourit.

— Ah ! c'est vrai, tu ne sais pas. C'est le quartier des courtisanes. Il paraît que depuis quelques jours Lycisca est revenue.

— Lycisca ?

— Oui, la maîtresse divine qui fait palpiter tous les cœurs ; celle dont les baisers écrasent et dévorent les lèvres de ceux qu'elle étreint, l'éternelle inassouvie que dix hommes ne peuvent contenter chaque soir et qui les rejette de sa loge, vidés et flasques comme une noix pourrie.

Atimius regardait son ami avec étonnement : toutes ces paroles le faisaient rougir, car, nous l'avons dit, il était encore chaste de corps et d'âme. A peine son regard osait-il se poser sur le sein d'une vierge et le simple toucher d'une main de femme le faisait frissonner.

Il répondit à Polymus avec embarras :

— Je ne suis pas libre ce soir.

— Pas libre ! Et que veux-tu faire ? Rien au dehors ne peut t'occuper aussi vite. Nous irons voir Thraséas le rhéteur demain. Cette maison est la tienne, mes esclaves sont les tiens.

Polymus regarda l'éphèbe dans les yeux et fit avec une gravité singulière.

— Ami, j'étais comme toi quand je vins à Rome ; j'avais peur des femmes et j'ignorais leur amour. Viens ce soir ; je déchirerai pour toi un peu du voile. Tu ne te mêleras point à nos jeux si tu préfères, mais laisse-moi te guider ; puisque tu es venu dans ma demeure, c'est donc que tu avais confiance en moi.

Atimius resta sans répondre ; il s'approcha d'une fenêtre dominant le Forum.

Sur l'immense place, une foule dense se pressait descendant vers les quais du Tibre. Il faisait une chaleur lourde, accablante, pleine du vent d'août et chargée du parfum enivrant des citronniers en fleurs et des orangers. Las des

brûlures du soleil, nombre de gens descendaient vers le fleuve dont les eaux semblaient rouler un peu de brise fraîche apportée par les flots de la mer qui se confondaient avec les vagues douces.

— Sortons, fit Polymus ; il est l'heure. Les tavernes vont bientôt s'emplir des gladiateurs et des étrangers descendus dans le port. La vie nocturne de Suburre va naître ; tous les oiseaux d'amour vont prendre leur vol et roucouler au creux des loges de Suburre. Viens, ami ; par Bacchus, le spectacle que tu vas voir vaut, à mon avis, tous les combats du cirque !

Un esclave ouvrit la lourde porte de chêne couleur de cuivre. Les deux jeunes gens descendirent les trois marches de granit et se trouvèrent dans la rue.

CHAPITRE II

La Courtisane impériale

A travers l'eau transparente de son bain, Messaline, la femme de César, se regardait.

Voir son corps nu était pour elle une jouissance et elle s'énervait d'un plaisir aussi ardent que si elle eût palpité sous la caresse d'un homme.

Elle était belle d'une prodigieuse beauté.

Dans l'ombre bleutée elle semblait, avec sa peau lisse et blanche, quelque nymphe échappée à l'écume des mers, ses seins durs, comme taillés dans le marbre, se dressaient pointés de leurs fraises roses, tandis que ses cheveux sombres, flottant autour d'elle, lui faisaient une mouvante parure d'ébène.

Messaline, l'impériale courtisane, qui, chaude encore des étreintes de son mari endormi, s'échappait de sa couche pour descendre dans les lupanars. Messaline ou Lycisca la pros-

tituée, s'adorait avant de quitter le bain, en attendant l'heure proche où elle s'habillerait pour gagner sa loge de Suburre.

Longtemps elle se regarda à demi-pâmée de luxure ; en elle la bête inassouvie sans cesse, hurlait de désir et les étreintes des hommes ne parvenaient jamais à calmer son ardeur de volupté sauvage.

Cependant le jour s'était achevé. Messaline se leva dans la piscine et gagna la pièce contiguë où une esclave attendait.

— Sèche-moi, dit l'impératrice.

L'esclave avec une éponge énorme et douce, essuya le corps de sa maîtresse. Les lourds cheveux noirs tombaient en arrière ; elle les saisit dans ses mains, en chassa l'eau et les éparpilla en soyeuses nappes.

— Coiffe-moi, fit Lycisca prenant un miroir de cuivre poli pour suivre les mouvements de l'esclave et voir si elle arrangeait bien les cheveux en masses profondes sur sa tête, comme un casque d'ébène.

Lorsque la coiffure fut terminée, l'esclave s'agenouilla devant sa maîtresse et avec une lame effilée lui rasa les poils de son sexe, afin que le corps tout entier fut lisse comme le marbre d'une statue.

Ensuite elle apporta la boîte des fards.

Avec un pinceau de fins poils de chameau, elle prit d'abord un peu de pâte noire dont elle aviva les cils soyeux et serrés de sa maîtresse, afin d'augmenter l'éclat des yeux ; à gauche de chacun de ceux-ci, un coup de pinceau à peine visible, les allongea, cependant qu'un peu de poudre bleue, plomba les paupières. Avec un second pinceau, l'esclave teignit de carmin la pointe des seins et les lèvres, cependant qu'elle soufflait un nuage de poudre rouge sur la pâleur mate des joues.

La toilette achevée, Lycisca se leva.

— Habille-moi, maintenant, dit-elle.

Autour de ses bras, l'esclave enroula deux serpents d'or ciselé dont les yeux étaient des diamants aux lueurs changeantes à la lumière ; elle fixa à ses pieds des sandales tressées avec des cuirs aux couleurs variées où s'incrustaient de petits

carrés de nacre, moins blancs que la blancheur de la peau de Lycisca. Autour du torse, sur le ventre, s'enroula une ceinture de soie légère et les seins restèrent nus, se tenant droits sans aucun soutien, globes de marbre pur casqués d'une pointe rose pourprée. De grands anneaux d'argent furent passés aux oreilles, cependant qu'un collier d'or aux multiples maillons, entourant le cou, soutenait un énorme phallus taillé dans l'ivoire, symbole de désir et de volupté.

Sous ces ornements qui la masquaient à peine aux regards, Messaline était nue, divinement blanche, véritablement belle à faire refleurir le sang des vieillards et bondir hors des artères celui des adolescents.

— Mon manteau, fit l'impériale courtisane.

D'un coffre d'ébène rectangulaire dont elle souleva le couvercle, l'esclave tira un peplum de lin jaune ; elle le drapa autour de Lycisca en l'enroulant avec grâce d'un ondulement de plis adroits et harmonieux ! Les bras demeuraient nus au dehors, l'un d'entre eux soutenant le bout du peplum.

Messaline prit un miroir, se regarda et sourit à ce visage prêt à l'amour, où luisaient deux yeux ardents allongés de désir.

— L'empereur dort ? demanda-t-elle.

— Il repose dans sa chambre, répondit l'esclave.

Alors, quittant la pièce, Lycisca gagna la vaste galerie de marbre sur laquelle débouchaient les nombreuses portes des appartements de César. Elle ouvrit celle où reposait le descendant des empereurs et entra dans la chambre.

Etendu sur le vaste lit bas, Claude, le mari chauve et impudique de Messaline dormait. Une torche de résine, brûlant dans une griffe d'argent, scellée à une colonne de marbre, éclairait le visage presque hideux du vieillard de ses jaunes reflets, qui lui donnaient l'aspect d'un masque de cire luisante.

Messaline s'approcha du lit et regarda un instant son mari.

Pas un bruit ne troublait le silence si ce n'est la respiration de l'empereur. A demi ivre, selon l'ordinaire, gorgé de mets, rien ne pourrait jusqu'au matin, l'arracher à cette torpeur

pesante, faite de ses vices apaisés et de la fuite des forces dernières de sa vieillesse décrépite.

Un sourire passa sur les lèvres de Messaline, sourire de mépris et de cruauté tout ensemble ; un mot s'échappa de ses lèvres :

— Pourceau !

Puis elle sortit de la pièce et regagna la chambre où l'attendait l'esclave, sa confidente et sa complice.

— Viens, dit-elle ; l'empereur dort. Il est l'heure. Depuis dix jours que j'avais quitté Rome pour l'Apulie, il est temps que je retourne goûter aux joies de l'amour et mon cœur a soif des caresses des hommes.

Alors, rapides comme des ombres, les deux femmes gagnèrent les jardins du palais endormi. Elles s'y perdirent dans les profondeurs des tamaris et des citronniers, du côté de la petite porte secrète, par où elles gagnèrent ensuite les rives du Tibre dans la direction de la mer.

La nuit était brûlante ; à peine un souffle d'air passait, chargé de parfums lourds, venant de la plaine et des collines.

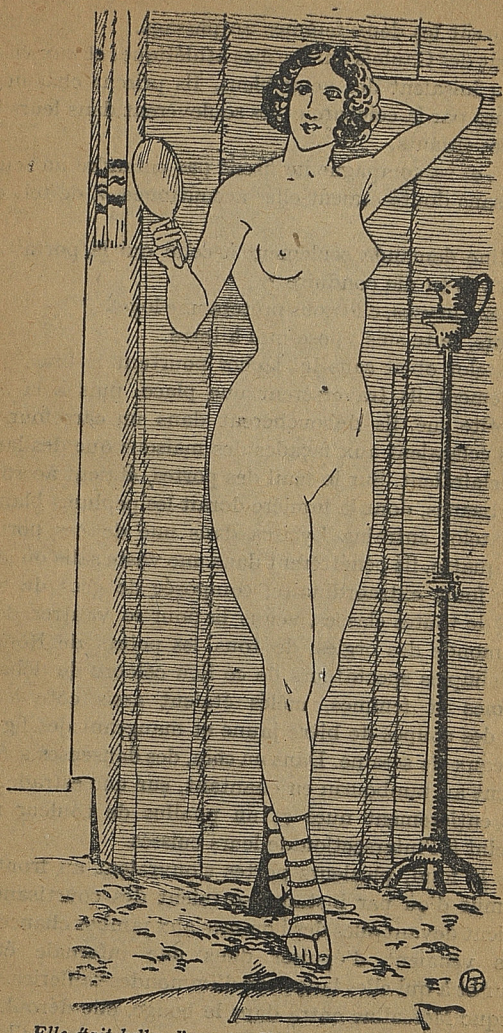
Les deux femmes avançaient par les quais silencieux ; bientôt elles arrivèrent aux premières maisons du quartier de Suburre. Là, les matelots, les étrangers et les filles venaient passer leurs nuits, ivres à la fois de vin et d'amour frelatés.

Si le reste de Rome était mort, Suburre, au contraire, était pleine de vie, de voix, de cris, de mouvements et de musique.

Sans doute Lycisca savait-elle le but de sa course car elle marchait vite avec sa compagne, jetant à peine un regard par les portes ouvertes, dans les salles des tavernes ou dans les chambres des prostituées, éclairées par la fumeuse clarté des lampes et où elle apercevait des corps nus enlacés sur des divans à ras du sol, offrant leurs chairs impudiques à la vue des passants.

Parfois dans les carrefours, des paillasses étaient jetées où dans la demi-obscurité nocturne des êtres gémissaient en se tordant sous les étreintes d'amour.

Soudain deux matelots débouchèrent d'une ruelle.



Elle était belle, d'une prodigieuse beauté (page 5).

Ils saisirent les deux femmes au passage.

C'étaient des Gaulois aux formes athlétiques et aux visages blonds ou luisaient des yeux bleus. Ils prirent chacun une des femmes par la ceinture et les soulevèrent dans leurs bras comme des enfants.

Lycisca et sa compagne ne firent pas entendre un seul cri d'effroi, sans doute étaient-elles accoutumées à de tels enlèvements.

Messaline demanda seulement à celui qui la portait.

— Où vas-tu me conduire ?

— Chez Chrysos, elle nous prêtera une loge.

— Alors, je te suis ; pose-moi à terre.

Le matelot obéit sans lui lâcher pourtant le bras.

Rapidement ils traversèrent une place, puis à la sortie d'une petite rue, ils débouchèrent dans un carrefour ; des lumières éclataient aux façades des maisons que des lampes rouges éclairaient. Sur le seuil des portes, étaient accroupies des courtisanes, dont la lumière dorait les peplums blancs.

Le matelot entraîna Lycisca dans une de ces portes et tous les quatre, ils pénétrèrent dans une vaste salle où grouillait une foule extraordinaire, composée de gens de toutes races et de toutes classes, venus là pour se vautrer dans la plus immonde des orgies, de tous les points de Rome, ou comme simples spectateurs de ce lieu célèbre de débauche.

Hommes et femmes, mêlés étaient assis côte à côte, buvant des coupes de bière jaune et mangeant des figues et des gâteaux de sésame. Dans un coin, des danseuses s'accompagnaient au tambourin en chantant, sur une estrade. Elles étaient entièrement nues et un phallus de couleur rouge, était peint à l'intersection de leurs cuisses.

Dans le fond, plusieurs portes s'ouvraient au front d'un grand mur d'où par instants sortaient des courtisanes qui poussaient devant elles des hommes aux jambes chancelantes qu'elles venaient d'épuiser dans une infernale étreinte d'amour et à qui elles lançaient d'immondes railleries.

Lorsque Messaline entra dans le bouge, elle déroula vivement le peplum qui entourait son corps et, soudain, elle appa-

rut en pleine lumière, nue presque tout entière, offerte et pareille à une fleur vivante sous les regards qui semblèrent soudain converger vers elle.

Et de cette foule dressée, des femmes impudiques et surexcitées, des hommes ivres de luxure et de sensualité, une clameur monta frémissante comme un appel du désir d'amour ; des bras se tendirent en des poses suppliantes, cependant que le même nom s'épanouissait comme une rose ardente sur toutes les lèvres :

— Lycisca ! Lycisca !

CHAPITRE III

La Taverne de Suburre

Polymus et son ami Atimius étaient assis sur leurs talons, juste à côté d'une des portes par lesquelles débouchaient les courtisanes.

Le Sicilien avait cédé au désir de son compatriote et s'était, à son corps défendant, laissé entraîner chez Chrysos, dans cette immonde Suburre dont le nom roulait sur l'univers comme un fleuve bourbeux à la surface d'une terre fleurie.

Il avait pénétré dans cet antre, le rouge au front, la nausée à la gorge, étourdi à la fois par l'odeur des corps suants et des boissons fermentées qui flottaient dans la salle.

Les deux jeunes gens s'étaient frayé un passage à travers la foule des clients de la taverne et Polymus, à qui les lieux étaient familiers, avait conduit son ami dans le coin où ils s'étaient accroupis.

— Là, nous verrons mieux le spectacle, avait-il dit avec un sourire, et si Lycisca vient ce soir...

— Si Lycisca vient ce soir ?

— Je donnerais dix ans de ma vie pour qu'elle me désigne.

— Qu'elle te désigne ?

— Ignorant ! Regarde autour de toi ces hommes et ces femmes ; c'est pour elle seule qu'ils sont ici, car elle les appelle indifféremment, aussi habile au jeu lesbien qu'à celui d'Éros. Regarde, ils l'attendent et, comme moi, chacun donnerait son âme même pour tenir entre ses bras le corps divin et adorable de Lycisca, pour sortir de cette loge-là, dont tu vois la porte fermée, les jambes molles et le cerveau vidé, mais ayant vécu en quelques instants les plus prodigieux, plaisirs de la volupté et les caresses les plus raffinées.

Lorsque Messaline apparut en pleine lumière. Polymus se dressa comme poussé par un ressort et cria d'une voix suppliante :

— Lycisca ! Lycisca !

Machinalement Atimius s'était dressé à ses côtés et les yeux troublés par la vue des splendeurs de ce corps impudiquement offert, il sentait un ruissellement inconnu faire couler plus chaud le sang dans ses artères.

Le matelot avait lâché le bras de Messaline, et restait immobile debout auprès d'elle, comme hypnotisé par la vue de cette femme sur laquelle il avait osé porter la main et qu'il avait tenue entre ses bras.

Lycisca jeta un regard lent et circulaire autour d'elle.

Toutes les bouches s'étaient tues.

On eut dit même que les cœurs ne battaient plus dans les poitrines.

Qui donc allait être l'heureux, le premier élu, ce soir ?

Arrivés à Polymus, les yeux de l'impériale courtisane se fixèrent un instant, elle ôta de son bras gauche un des serpents d'or et le lança au jeune homme ! Celui-ci poussa un rugissement de joie et bondit vers Lycisca dont il enlaça la taille flexible dans une étreinte passionnée.

Et, franchissant la porte de la loge jusqu'alors fermée, le couple amoureux disparut.

Debout, appuyé au mur, Atimius demeurait immobile, les regards obstinément fixés sur la porte refermée, par

laquelle son ami et la courtisane avaient quitté la salle.

La musique recommençait sur l'estrade où les danseuses de nouveau agitaient en cadence leurs tambourins tout en contorsionnant leurs ventres où les phallus érotiques offraient des aspects monstrueux et vivants.

La foule avait repris ses jeux, ses propos obscènes, ses lazzis.

Lycisca disparue, elle retombait dans son bourdonnement de bête ivre, puante, bavarde et capricieuse.

Une heure cependant passa.

Atimius n'avait point bougé de place ; ses yeux fixes étaient pareils à ceux d'un halluciné. Que regardait-il donc ?

Rien ; son âme n'était plus là, mais loin, très loin, vers la Sicile.

Qu'était-il venu faire au milieu de cette foule, ivre d'amour et de luxure, lui qu'aucun corps de femme n'avait encore enlacé ? Qu'était-il venu faire ? Il regrettait les nuits tranquilles d'Agrigente où, penché au balcon de la terrasse, dominant la mer, il regardait le manteau mobile des vagues, s'argenter sous la lune tandis que le reflet des étoiles semblait peupler l'eau d'une multitude de fleurs d'or épanouies.

Un appel l'arracha à sa rêverie : Atimius !

Il reconnut la voix de Polymus.

Celui-ci se tenait sur le seuil de la porte, par où il était sorti avec Lycisca.

Il fit signe de la main à son ami de venir.

Machinalement celui-ci obéit.

Il entra dans un couloir sombre, au bout duquel une grande clarté s'épanouissait obliquement sur les dalles.

C'était l'entrée d'une loge de courtisane dont la porte s'ouvrait sur la gauche, dans le couloir même.

Polymus y poussa son compagnon avant que celui-ci, surpris, ait pu résister et se défendre. Il referma la porte derrière lui en s'écriant d'une voix railleuse et amicale à la fois :

— Sois heureux, Atimius !

Devant celui-ci, éperdu de stupeur et de honte, Lycisca

se tenait nue sans un voile, les cheveux noirs serrés dans une résille d'or et les pieds chaussés de sandales plaquées de nacre dans le cuir rouge.

Ses yeux plombés et alanguis lançaient des éclairs dont la chaude clarté brûlait le visage chaste de l'éphèbe. La courtisane tendit les bras et cria d'une voix rauque de désir :

— Viens ! Je t'attends. Je veux t'apprendre l'amour.

Interdit cependant, Atimius demeurait immobile et sans force, incapable d'un mouvement, comme si ses pieds eussent été rivés au sol.

Dans quel piège était-il donc tombé et pourquoi son ami Polymus l'avait-il ainsi rejeté dans les bras de l'impudique courtisane.

Le naïf éphèbe aurait compris s'il avait pu entendre la conversation de Lycisca et de Polymus, quand celui-ci eût épuisé sous les caresses de Messaline les ultimes forces de sa puissance amoureuse.

Lorsque, chancelant sur les jarrets, il s'était redressé et que l'insatiable amante déjà se préparait à le mettre à la porte de sa loge, il lui avait dit en riant :

— Aimes-tu les fruits verts, ô divine ?

Lycisca l'avait regardé :

— Que veux-tu dire ?

— N'es-tu point lasse de toujours serrer entre tes bras des corps d'hommes que d'autres femmes ont déjà caressés.

— Qu'importe ! pourvu qu'ils me donnent ce que j'en attends : le délice d'amour.

— Mais pourtant ne te plairait-il point d'être l'initiatrice ?

— Bah ! tu railles ; il n'est plus de jeunes gens vierges ; les esclaves les dépucellent à douze ans.

— Tu te trompes, divine ; j'en connais un et il est mon ami. Je te l'offre si tu veux le prendre, il est beau et bien des filles voudraient lui enlever sa vertu.

Un frisson de volupté sembla faire tressaillir Lycisca tout entière. Ravir la virginité d'un éphèbe, cela était une chose rare, unique et pour elle, qui avait livré son corps aux assauts des plus vils portefaix du Tibre, ce serait une nouvelle

volupté d'initier cet enfant aux caresses secrètes de l'amour. Alors elle dit :

— Où est-il ton ami ?

— Ici dans la taverne de Chrysos.

— Amène-le-moi.

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu me laisseras jouir de ton corps une autre fois.

La courtisane le regarda et jeta railleuse :

— Ce soir encore si tu veux.

Mais Polymus secoua la tête :

— Non, c'est fini ; mais promets seulement et je te livre mon ami.

— Je te promets d'être à toi une seconde fois.

— Merci, divine. Tout à l'heure, Atimius sera devant toi...

Ce dernier cependant regardait autour de lui. Au fond de la loge était le lit bas, simple amas de nattes superposées ; à gauche, une lampe fumait sur un petit escabeau ; au mur, à des crochets, pendaient des vêtements de femme.

— Viens ! répéta la courtisane.

Sans attendre la réponse elle saisit l'éphèbe par un bras et l'attirant avec violence elle l'entraîna sur le lit où elle tomba enlacée à lui. Ses lèvres se collèrent aux lèvres du jeune homme qui ressentirent comme une brûlure ardente et douce à la fois.

Mais il rejeta vivement la tête en arrière et essaya de s'arracher à l'étreinte de la courtisane. Celle-ci, les forces décuplées par le désir, le tenait sous elle, les jambes enlacées aux siennes, une main déjà glissée sous le peplum du jeune homme, qui sentait la paume douce et chaude sur son ventre.

Éperdu, épouvanté par cette caresse brûlante qui le révoltait et énivrait à la fois, d'une brusque secousse des reins, il se dégagea et, rejetant avec violence la courtisane, il l'envoya rouler sur le sol où elle se meurtrit le front contre les dalles.

Déjà l'éphèbe s'enfuyait dans le couloir ; à tâtons il regagna

la porte de la taverne et se retrouva dans la salle du bouge.

Polymus était accroupi contre la porte.

Le Sicilien le saisit par le bras :

— Fuyons ! Fuyons ! Maudit soit l'amour de cette femme!

Ils traversèrent la foule et se trouvèrent au dehors.

L'air frais à cette heure matinale, caressa le front brûlant d'Atimius et apaisa un peu le tumulte du sang en délire dans ses veines.

Sans un mot cependant les deux jeunes gens regagnèrent la maison de Polymus.

Comme ils en franchissaient le seuil, un coq chanta au loin, annonçant le lever proche de l'aurore.

. . . . . .

La brutalité de la chute avait étourdi un instant la courtisane. Lorsqu'elle reprit ses sens, jetant les yeux autour d'elle, elle aperçut la loge vide. Un cri de fureur lui échappa. Dédaignée ! elle avait été dédaignée par cet inconnu, elle pour qui les autres hommes se traînaient aveulis, à ses pieds, offrant leur vie pour une nuit d'amour passée entre ses bras.

Dédaignée !

Lycisca s'assit sur sa couche un instant, puis son front détendit les rides de colère qui le plissaient d'étroits sillons ; elle sourit et se mit debout.

Un miroir pendait à la paroi voisine ; elle le prit et se regarda ; puis elle mit un peu de fard sur l'ecchymose provoquée par sa chute.

Elle murmura entre ses dents :

— J'aurai ta vertu, puceau, je l'aurai.

Alors, gagnant à son tour le couloir, elle vint s'offrir aux hommes affolés de sa chair. On eut dit que le refus d'Atimius avait exaspéré encore plus qu'à l'ordinaire, sa folie érotique.

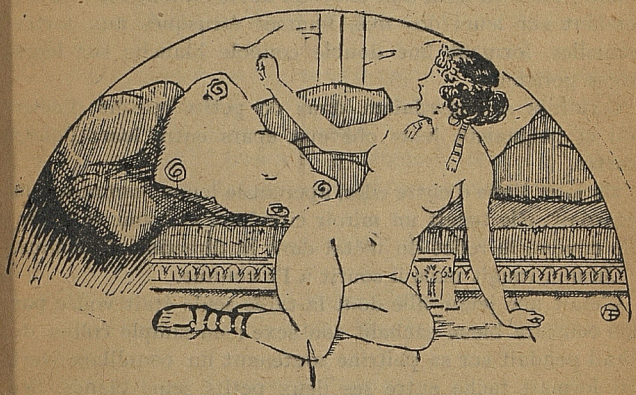
Jusqu'au jour, elle tint tête à plus de vingt assauts, dont elle sortait victorieuse et toujours plus ardente.

Et quand la tenancière du bouge mit à la porte ses ultimes clients, elle sortit la dernière, le corps brisé par les étreintes de ses multiples amants, mais toujours inassouvie de luxure et de caresses.

CHAPITRE IV

L'INITIATION A L'AMOUR

La taverne où habitait Atimius se trouvait au nord de Rome, à côté d'un immense parc, plein d'ombres et de fleurs



— *J'aurai ta vertu, puceau, je l'aurai* (page 16).

et de sa chambre le jeune homme pouvait y plonger ses regards.

C'était le lieu sacré où l'on adorait Vénus, déesse de l'amour, dont le temple s'apercevait blanc entre les frondaisons vertes des arbres et que fréquentaient, jour et nuit, les amantes douloureuses, ou satisfaites, venant apporter leurs offrandes à la divinité.

Depuis qu'il avait senti sur la peau de son ventre la main tiède et moite de Lycisca, Atimius rêvait chaque nuit à l'impériale courtisane.

Ses lèvres étaient pleines de son âcre parfum et sa chair

vierge d'adolescent frémissait, lorsque, fermant les yeux, il revoyait le corps nu de Messaline offerte à ses embrassements.

Ses sens s'éveillaient lentement.

Des frissons parfois, le secouaient tout entier et il se mettait alors à la fenêtre pour dévorer du regard les adoratrices de Vénus qui, leurs offrandes apportées, se reposaient sur les gazons du parc, à l'ombre des sycomores ou des tamaris.

Elles étaient nombreuses et venues de tous les points de Rome ; filles du nord aux cheveux dorés en longues tresses, pendant sur leurs dos nus, femmes étrusques aux fortes mamelles, formant une double coupole blanche sur leurs larges poitrines.

Certaines se regardaient dans de petits miroirs d'acier poli et peignaient leurs cheveux épars entre leurs doigts écartés.

Un jour, l'une d'entre elles, aperçut le jeune homme qui la regardait, elle tenait un miroir circulaire et, pour se jouer, elle envoya le reflet du métal dans la direction d'Atimius.

Celui-ci rougit mais il sourit à l'inconnue.

C'était une jeune fille dont la taille seule était voilée par une ceinture bleue cachant son sexe ; un simple collier de corail pendait sur sa poitrine soutenant un coquillage vert qui formait tache entre ses deux petits seins blancs. Ses pieds étaient chaussés de simples sandales, et les cuisses se découvraient presque tout entières.

Lorsque l'adolescente vit qu'Atimius la regardait, elle se leva ; puis, lui montrant du doigt la porte du parc, qui donnait sur le quai du Tibre, elle lui fit un signe d'appel.

Le soir tombait lentement, effeuillant aux lointains du ciel les derniers pétales d'or du soleil.

Atimius hésita un instant ; puis il eut comme une brusque poussée du sang à la face ; l'instinct à peine éclos de l'amour naissant, le jeta hors de sa chambre et il descendit sur le quai dans la direction indiquée par l'inconnue.

Celle-ci, déjà sortie, semblait l'attendre.

Elle vint à lui, sans honte, et dit :

— Je te désire. Veux-tu de moi. Je suis Gorgô l'affranchie.

Sans attendre la réponse du jeune homme, elle attira son visage contre le sien du cercle de son bras blanc arrondi autour du cou et posa ses lèvres de pourpre sur les siennes ; et leur caresse fut si douce qu'Atimius lui rendit son baiser.

Sans rien dire, côte à côte, guidé par l'inconnue, ils descendirent les quais du Tibre et bientôt gagnèrent la campagne.

Peu à peu, les ombres s'étendaient sur eux.

Ils prirent un chemin de traverse sur leur droite et se trouvèrent dans un petit bois de citronniers, pleins de fleurs et de parfums.

Gorgô avait passé son bras sous le peplum du jeune homme et celui-ci sentait avec un frisson de volupté la moiteur de cette chair douce contre la sienne.

La jeune fille était grande ; elle pencha sa tête sur l'épaule d'Atimius et celui-ci sentit son visage comme enveloppé d'une mousse d'or.

Ils s'enfoncèrent dans l'ombre des arbres où se jouait à peine la lune.

Arrivés dans une petite clairière, Gorgô dit :

— Asseyons-nous là ; c'est un lieu propice aux mystères de l'amour.

Ils s'allongèrent l'un contre l'autre.

La jeune fille se serrait contre l'éphèbe qui, ignorant des pratiques amoureuses, osait à peine enlacer la taille de celle qui s'offrait.

Le voyant si timide, elle lui saisit une main et dit :

— Ne veux-tu donc point connaître les beautés de mon corps ?

Mais, comme il ne paraissait point curieux de les découvrir, elle mit son bras nu sous ses lèvres en murmurant :

— Sens comme il sent bon.

Puis, posant sur les siennes une de ses jambes, elle ajouta :

— Celle-ci aussi est parfumée, regarde on dirait un peu de marbre vivant.

Cependant une angoisse étrange semblait serrer à la gorge

le jeune homme et il restait les yeux rivés à cette jambe nerveuse.

— Montre-moi la tienne.

Et sans attendre la réponse elle souleva le peplum de l'éphèbe.

Celui-ci se laissait faire passif comme un enfant.

Alors brusquement, Gorgô le renversa sous elle, s'offrant de toute la nudité de son voile soulevé.

Et, cédant enfin à l'instinct immortel de l'amour, Atimius, dans une étreinte à la fois douloureuse et douce, se donna de toute sa vigueur adolescente à Gorgô...

Elle le quitta vers le temple de Vénus, après lui avoir demandé son nom et fait promettre de se trouver le surlendemain à la même place où elle l'avait rencontré. Ils échangèrent un long baiser et le jeune éphèbe regagna la chambre de la taverne.

Il se jeta sur son lit et se mit à songer :

— Qui donc est cette Gorgô ? Pourquoi me suis-je donné à elle et pourquoi me suis-je refusé l'autre jour à Lycisca ?

Lycisca ! Maintenant il comprenait pourquoi tous les hommes désiraient posséder l'impériale courtisane ; à présent que Gorgô l'avait initié à l'amour, il devinait qu'entre les bras de Messaline, dans ses étreintes furieuses et passionnées, on devait tomber au sommet des joies humaines. Alors il désira Lycisca ; la caresse des baisers de Gorgô avait disparu mais il sentait comme une brûlure sur ses lèvres, rien qu'à la pensée d'un baiser de la courtisane sur les siennes.

Toute la nuit Atimius ne put dormir.

La chair de l'adolescent s'était comme éveillée d'une torpeur insoupçonnée, elle était pareille à une bête endormie depuis longtemps et qui enfin s'anime et veut bondir de toutes parts. Un ruissellement de feu emplissait les veines de l'éphèbe et les dents serrées, tournant sans cesse et retournant sur sa couche, il murmurait d'une voix passionnée :

— Lycisca ! Lycisca !

Le soir même, il descendait vers Suburre, lorsque la vie

de Rome est apaisée et que commence celle des lupanars et des bouges nocturnes.

Il entra dans l'immense salle de la taverne, déjà pleine de prostituées, de gladiateurs et de portefaix.

Accroupis sur les talons, il s'assit près de la porte par où il était entré et qui conduisait à la loge de Lycisca.

Viendrait-elle ce soir ? Il la désirait avec toute la force d'une bête en rut, capable d'aller jusqu'au crime même, pour assouvir son désir. L'adolescent, vierge de la veille, était maintenant pareil à ceux qui l'entouraient, à tous les démoniaques de l'amour, qui vivaient dans une seule pensée, point fixe de leurs âmes bestiales : posséder Lycisca, râler sous ses étreintes, dussent-ils après être jetés dans les cloaques immondes du Tibre.

Viendrait-elle ?

Des heures s'écoulèrent.

Le milieu de la nuit avait été franchi. Atimius, toujours accroupi, veillait à l'angle de la porte, soutenu par une indestructible espérance. Autour de lui, des couples s'étaient enlacés, des corps avaient râlé, haletants, dans des chevauchées rapides d'amour ; des femmes entre elles s'étaient aimées. Dans cette atmosphère fumeuse, flottait un parfum âcre et lourd de fards, de sueurs et d'amours accomplis.

Les yeux d'Atimius étaient rivés sur la porte de la rue et chaque fois qu'elle s'ouvrait il se dressait à demi, la tempe battue du sang frappant à grands coups dans l'artère.

Enfin Lycisca entra, nue comme à l'ordinaire sous son voile de lin qu'elle rejeta dès ses premiers pas dans la taverne et la clameur suppliante des voix emplit la salle :

— Lycisca ! Lycisca !

Dressé contre la muraille, Atimius regardait la courtisane.

Il était étreint d'une si intense émotion qu'il semblait pareil à une statue ; aucun son ne pouvait sortir de ses lèvres, mais ses yeux vivaient ardents et jetant de telles lueurs qu'ils semblaient illuminer à demi l'ombre où il se trouvait.

Lycisca vit ces yeux et reconnut le jeune homme.

Un sourire passa sur ses lèvres et, marchant vers Atimius, elle le désigna de son bras tendu.

Puis, dédaigneuse de l'adoration passionnée qui montait autour d'elle, elle s'enfonça dans le couloir.

L'éphèbe la suivit.

Ils entrèrent dans la loge.

Lycisca referma la porte derrière elle.

Atimius tomba à genoux et, tendant les bras vers l'impériale prostituée, il dit d'une voix humble et passionnée :

— Pardonne-moi. Je te désire et je te veux à présent.

Lycisca se mit à rire et demanda :

— Pourquoi as-tu changé ainsi ?

— Je ne savais pas.

— Tu ne savais pas quoi ?

— Ce qu'était l'amour.

Les sourcils de la courtisane se froncèrent. Elle fit durement :

— Et maintenant ?

— Maintenant je sais que rien n'est aussi divin et que tes baisers sont pareils à des serpents de feu dans les veines.

— Qui donc t'a appris l'amour ?

— Gorgô.

Il y eut un silence. Les yeux de Messaline semblèrent jeter des éclairs ; son sein battait avec violence et ses doigts crispés s'appuyèrent sur les épaules de l'éphèbe.

— Relève-toi, dit-elle.

Il obéit.

Elle approcha son visage du sien, si près qu'il sentait sa chaude haleine lui caresser les lèvres.

Elle dit :

— Ote ton peplum et montre-toi nu devant moi.

Atimius hésita un instant.

— Ote, répéta presque rudement la courtisane.

Lorsque le voile fut tombé aux pieds du jeune homme, il apparut, beau comme un jeune dieu dans la sveltesse vigoureuse et souple de son corps sain d'adolescent encore pur des débauches amoureuses.

Lycisca le contempla un instant, puis elle dit, les dents serrées :

— Je ferai périr Gorgô sous les verges.

Comme le jeune homme la regardait avec des yeux élargis de surprise, elle ajouta :

— Toi, remets ton peplum et va-t-en.

Inconscient, Atimius obéit.

La courtisane le poussa vers la porte et répéta les dents serrées :

— Elle m'a volé ; elle m'a volé ; je la ferai périr sous les verges. Va-t-en ! Va-t-en !

CHAPITRE V

La Mort de Gorgô

Messaline avait fait porter un message à Rutilius, le sénateur, avec ordre de se rendre auprès d'elle aussitôt qu'il le recevrait et quelles que fussent ses occupations.

Elle savait qu'elle serait obéie la cruelle impératrice, par qui saignait de leurs quatre veines les trois quarts des familles les plus riches de Rome : pères, fils, épouses, on ne comptait plus les victimes de la femme de César. Qui refusait de se plier à ses volontés signait son arrêt de mort !

Rutilius était le maître de Gorgô, Gorgô la jeune affranchie qui avait, dans le bois de citronniers, près du Tibre, ravi la vertu du rougissant éphèbe, Atimius.

Lycisca ne vivait plus depuis qu'elle le savait.

Venger, elle voulait se venger de celle qui, plus heureuse qu'elle, avait pu arracher au jeune homme, la fleur de l'innocence. Elle ne pouvait supporter qu'une autre qu'elle eut obtenu ce qui lui avait été refusé.

Et c'est pourquoi elle avait fait appeler Rutilius.

Le sénateur parut, humble devant elle.

— Tu donneras demain un dîner dans ton palais en mon honneur, Rutilius. J'y veux voir tes affranchies.

Tremblant, ne sachant que comprendre, le sénateur murmura d'une voix enrouée de frayeur et d'émotion.

— Tu seras obéie, divine.

Messaline arriva l'une des premières, seule, comme une simple invitée.

Elle était vêtue d'une robe mauve, dont le haut, orné de dentelles ajourées en forme de roses, laissait voir le globe des seins.

Une esclave lui ouvrit la porte et l'introduisit dans une pièce écartée où elle lui ôta ses sandales, puis, soulevant le voile, elle la parfuma d'essences selon l'usage. Ensuite elle lui tendit le grand miroir de métal et les fards pour colorer ses lèvres et ses joues que pouvaient avoir pâli les poussières de la rue.

Alors, elle entra dans la salle du festin.

Rutilius était prévenu qu'elle venait en simple Romaine, et, obéissant à son désir, les convives ne parurent point faire attention à sa divinité et ne lui rendirent point les honneurs dus à la pourpre impériale.

Messaline regarda autour d'elle.

Une vingtaine de convives, hommes et femmes, étaient déjà allongés sur les lits et couchés en diagonale, le coude reposant sur un coussin de soie et la tête couronnée de fleurs.

Atimius était là. Un ordre lui était venu de la part de l'impératrice de se trouver à ce repas auquel Rutilius, complice, le conviait. Et qui donc eût osé se soustraire à un ordre de Messaline ?

A côté du jeune homme un lit était vide.

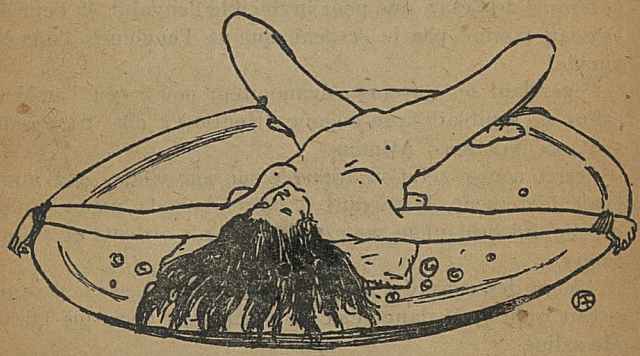
L'impératrice vint s'y coucher et l'éphèbe sentit près du sien la tiédeur du corps de celle qu'il désirait toujours plus depuis qu'elle s'était refusée.

Pourquoi l'avait-elle convié à ce repas ? Qu'allait-il se passer ? Une angoisse secrète étreignait Atimius. Il aurait

voulu n'être pas venu et pourtant sa chair exaspérée était heureuse de sentir près de lui le corps de Lycisca d'où montaient de chauds effluves d'amour.

Un esclave apporta des roses rouges et des lotus bleus, tressés et mêlés en couronne dont on sema les pétales sur les tables et le repas commença.

Sur l'ordre de Rutilius ses affranchies faisaient le service des mets. Elles allaient légères et sveltes apportant les pois-



Le jeune homme aperçut au milieu de la table... (page 28).

sons aux chairs blanches, dans des plats d'argent, les légumes nageant dans les sauces au creux des bols en vermeil, tandis que les bêtes rôties dressaient leurs cuirasses dorées sur des assiettes larges et évasées en verre opaque colorié.

Gorgô, ainsi que nous l'avons vu, était une des affranchies du sénateur.

Lorsqu'elle aperçut Atimius parmi les convives, elle eut un battement de cœur singulier, et comme une grande angoisse qui la fit pâlir tout à coup.

Pourquoi son amant était-il là ? Il ne connaissait pourtant pas son maître. Elle le savait pour l'avoir habilement interrogé à ce sujet.

Elle n'aimait pas le jeune homme ; non certes ! mais il avait pour elle, le goût d'un fruit vert où les dents s'agacent et s'énervent.

La présence de Messaline — tout le monde à Rome connaissait l'impératrice — étendue à côté de son amant, la surprit plus encore et elle sentit une menace invisible peser sur elle.

Instinctivement, elle se doutait qu'un drame se préparait, auquel elle se trouverait mêlée et connaissant la cruauté de la femme de César, une peur invincible l'envahit, la peur de l'oiseau fasciné par le serpent qui va l'engloutir dans sa gueule.

Cependant ses terreurs s'évanouirent peu à peu, car Messaline ne semblait faire aucune attention à elle, paraissant tout occupée avec Atimius.

Serrée contre celui-ci, appuyée sur son coude, elle mangeait lentement, le forçant à boire dans la même coupe qu'elle, lui brûlant le sang de ses regards ardents et voluptueux.

Aucun des convives ne prêtait attention à ses actes ; on savait qu'il était dangereux de s'intéresser à ce que faisait Messaline.

La tête enflammée par le vieux vin que lui versait l'impératrice à coupes pleines, tandis qu'elle ne buvait pas elle-même, Atimius peu à peu s'enhardissait et sa main caressait la chair chaude allongée près de la sienne, le long des hanches que le peplum de lin, fendu sur le côté, laissait apparaître.

Messaline semblait se prêter à ce jeu qui surexcitait le jeune homme.

A un moment donné, comme l'on servait les cerises rouges et sucrées du Brutun, elle en prit une entre ses lèvres et l'approchant du visage de l'adolescent, elle lui dit :

— Cueille.

Atimius écrasa ses lèvres contres les siennes et dans un long baiser, il crut qu'il allait défaillir sous la violence de son désir.

Alors, d'une voix rauque et sèche, il demanda :

— O divine pourquoi m'as-tu repoussé lorsque je t'ai demandée à genoux ?

L'impératrice eut un éclair sombre dans ses yeux profonds ; elle répondit :

— Parce que je voulais la fleur de ton corps, et que le premier tu m'as rejetée loin de toi.

Une violente rougeur colora le visage de l'éphèbe :

Il balbutia :

— Pardonne encore, je ne savais pas.

— Je ne pardonnerai qu'après ma vengeance.

— Que veux-tu dire ?

— Aimes-tu donc Gorgô ?

— Non, non ; je ne l'ai jamais aimée.

Un sourire railleur passa sur le visage cruel de Messaline. Elle reprit :

— Alors, il t'importe peu de la voir souffrir.

Le ton de la voix était si rude qu'Atimius fut pris d'une subite angoisse. Ah ! malheureuse Gorgô qu'allait-il lui arriver.

Une expression de douleur fut si visible sur son visage, que l'impératrice lui saisit le bras avec violence et le regardant avec colère, demanda :

— Tu l'aimes ?

— Divine, je te jure...

— Alors, que t'importe ce que je veux faire de cette esclave.

Sans attendre la réponse du jeune homme, elle fit signe à Rutilius qui s'approcha d'elle avec empressement. L'impératrice lui dit quelques paroles à voix basse.

Sans doute étaient-elles convenues depuis longtemps à l'avance, car le sénateur sortit de la salle du festin aussitôt.

L'impératrice cependant avait passé son bras autour du cou de l'éphèbe et lui plongeant la tête sur sa poitrine, parmi le ruissellement de ses cheveux noirs qui s'étaient dénoués, elle lui dit :

— Prends des forces entre mes bras. Tu en auras besoin tout à l'heure.

Atimius, le front appuyé contre cette chair brûlante et

blanche, était en proie à une griserie sensuelle si puissante qu'il avait perdu toute notion de la réalité. Entre les seins, montait cet effluve particulièrement âcre et violent des femmes en désir d'amour et qui énerve et tend au maximum les nerfs des hommes. Un seul désir possédait l'adolescent, celui de s'anéantir entre les bras de Messaline, dut-il mourir ensuite, après avoir joui d'elle.

Il y eut tout à coup un murmure dans la salle, puis soudain la voix de l'impératrice fit :

— Regarde.

Alors, avec stupeur, le jeune homme aperçut au milieu de la table, sur un immense plat d'argent, Gorgô nue, complètement nue, attachée, les bras ouverts et les jambes écartées.

La malheureuse regardait tautour d'elle avec des yeux agrandis d'épouvante ; elle ne comprenait rien au supplice cruel qu'on lui infligeait, mais contre lequel elle ne pouvait se défendre, car son maître avait tout pouvoir sur elle, même celui de la tuer, sans avoir à se justifier de son meurtre.

Cependant, elle aperçut Messaline qui, entourant de son bras le cou d'Atimius, la fixait d'un air si plein de méchanceté qu'elle devina la raison de son martyre. L'impératrice se vengeait de ce qu'elle avait eu Atimius comme amant. Mais pourquoi ? Elle ne savait rien de la double aventure du jeune homme avec Lycisca et ne pouvait penser qu'elle allait subir un châtiment horrible pour avoir osé ravir la virginité de l'éphèbe que Messaline convoitait.

La voix du sénateur Rutilius troubla le silence qui régnait car chacun s'était tu, devinant qu'il allait se passer quelque chose d'extraordinaire.

— J'ai voulu, chers convives, dit-il, vous servir au dessert, un mets digne des dieux. Je n'en saurais trouver de préférable à la jouissance d'une belle esclave. La voici sur un plat d'argent et je pense que nul ne refusera d'y faire honneur.

Une stupéfaction profonde tomba sur l'assemblée ; mais avant qu'elle se fut dissipée, la voix de Messaline se fit entendre à son tour.

— Par ma foi, mon cher Rutilius, voici qui est un excellent régal pour vos hôtes et j'espère que tous sauront user de votre offrande avec plaisir. Quant à moi, je le leur conseille.

Allongée et liée de telle sorte qu'elle ne pouvait remuer sur le plat où elle était attachée, Gorgô entendait avec horreur ces terribles paroles. Lutter était impossible, il fallait subir la possession hideuse de ces hommes avinés qui, déjà resaisis et capables de toutes les ignominies pour ne pas déplaire à l'impératrice, se préparaient à accomplir le viol horrible de la pauvre affranchie.

Aux paroles de Messaline, Atimius avait tenté de s'arracher à son étreinte, mais elle était enlacée à lui, si fortement qu'il n'avait pu y parvenir ! D'ailleurs, fronçant son front plein de colère, elle dit :

— Que t'importe ce qui peut arriver à cette fille ! N'est-ce donc pas moi que tu désires, moi qui, tout à l'heure, vais me donner à toi. Viens ! laisse ces immondes pourceaux accomplir leur œuvre. Je veux t'aimer cette nuit.

Détournant la tête pour ne point voir la pauvre Gorgô qui, à demi évanouie, était sur le point de subir l'assaut d'un des convives, celui que le sort des dés avait désigné le premier, Atimius sortit avec Messaline et gagna le jardin qui descendait jusqu'au bord du Tibre par plusieurs marches de marbre.

Une barque légère se balançait au gré du flot. Un matelot se tenait à la proue et la voile latine se déployait rouge au sommet du mât.

Messaline descendit dans l'embarcation suivie du jeune homme. Au centre se trouvait un amoncellement de peaux de bêtes et d'étoffes soyeuses où ils se couchèrent côte à côte.

Aussitôt, sur un signe de l'impératrice, le bateau quitta le bord, descendant avec lenteur le long de la rive du fleuve qui coulait sans force vers la mer dans son lit élargi démesurément en cet endroit.

Enervé d'amour, Atimius avait enlacé la divine impératrice et couvrait de baisers furieux ses bras, ses épaules,

sa nuque, mais elle le repoussait toujours lorsqu'il cherchait à atteindre ses lèvres.

Tout à coup elle lui saisit violemment le poignet et fit :

— Écoute.

Sur la rive qu'ils avaient quittée et dont ils étaient tout proches s'entendaient des gémissements qui augmentaient peu à peu.

Messaline se souleva sur le coude et regarda dans la direction d'où venaient les cris de douleur.

Et Atimius, surpris, vit un diabolique sourire passer sur son visage.

L'impératrice fit d'une voix rauque, tendant le bras vers la berge :

— Lève-toi et regarde.

Le jeune homme obéit.

Alors, glacé d'effroi, il vit un spectacle horrible sur la rive du Tibre, du côté que lui désignait la cruelle impératrice.

Une immense croix se dressait au bord des eaux — la croix où l'on châtie les esclaves — et sur cette croix une forme était liée par les bras et les mains, nue et blanche : une femme.

La lune éclairait le visage douloureux que l'éphèbe reconnut.

C'était celui de Gorgô.

Alors, impitoyable, Messaline fit au matelot, guidant la barque :

— Approche-nous du rivage.

L'homme obéit.

Lorsque l'embarcation fut toute proche, à quelques pieds à peine du bord, la terrible impératrice cria :

— Gorgô, nous reconnais-tu ?

La malheureuse jeune fille gémissante ouvrit les yeux et, éperdue d'horreur, elle aperçut Messaline.

Celle-ci, debout à l'avant de la barque, semblait une Furie, sortie pour un instant des enfers.

— Ton amant dormira cette nuit entre mes bras, vile

esclave, tandis que tu crèveras comme une chienne immonde sur cette croix, pour avoir osé me disputer un bien qui m'était dû.

Atimius était retombé dans l'ombre de la barque, pour ne point voir la malheureuse affranchie dont il était en partie cause de la mort. Mais déjà Messaline disait au conducteur. :

— Gagne le milieu du Tibre et va aborder à la Villa de Séléné où je suis attendue.

Sous l'effort des rames, la barque s'éloigna de la rive et bientôt, saisie par le courant du fleuve, elle descendit dans la direction de la mer.

CHAPITRE VI

L'Épingle d'or

Ils montèrent les marches de la villa, enlacés. Messaline, le bras passé autour de la taille du jeune homme, l'entraînait dans la direction de sa chambre.

Des portes se fermaient autour d'eux ; des esclaves passaient, ombres rapides dans le grand silence de la demeure à peine éclairée par les lampes à huile, fixées dans les angles des murs.

Arrivés dans la chambre, Messaline attira l'éphèbe sur le lit, puis, le saisissant aux épaules, elle fit :

— Tu as de beaux yeux !

Il la regardait les prunelles brûlantes de désir, pareil à un serpent que réchauffent les souffles embrasés de l'été survenu.

Elle appuya son corps contre son corps.

Leurs mains se cherchaient, puis se quittaient, errant,

frémissantes, le long de leurs jambes, autour de leur taille, faisant monter à leurs reins une ardeur qui dévorait leurs veines.

Soudain, elle se détacha de lui et dit :

— Je veux danser pour toi.

Rapidement elle traversa la pièce et se jeta au dehors, le laissant énervé et comme éperdu d'amour.

Atimius, les yeux troubles, se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve et si quelque menace secrète n'allait pas fondre sur sa tête.

Mais l'impératrice venait de reparaître.

Elle était entièrement nue ; seuls ses pieds étaient chaussés de petites pantoufles en duvet de colibri.

Arrivée devant Atimius elle se mit à danser.

Ses pieds passaient l'un devant l'autre, légers comme des ailes ; ses bras étendus en avant, semblaient appeler quelqu'un qui fuyait toujours. Elle le poursuivait et les paupières mi-closes, elle se tordait la taille, balançant son ventre avec des ondulations de houle ; ses deux seins fermes, tremblaient doucement, globes délicieux sur la blancheur des formes purement blanches et comme sculptées dans le marbre.

Et lentement, peu à peu, les mouvements s'accélérèrent, ainsi que sous l'excitation d'une passion sans cesse accrue.

Elle dansait à présent comme une bacchante, ivre de volupté et de désir.

Elle se renversait à gauche, à droite, semblable à un grand lys balotté du vent ; il semblait que de son corps jaillissaient d'invisibles étincelles qui enflammaient les sens d'Atimius.

Ecartant les jambes elle se pencha vers le jeune homme et sa pose était un si furieux appel à l'amour qu'il cria la voix rauque de volupté :

— Viens ! Viens !

Elle ne bougeait pas et ils se regardaient.

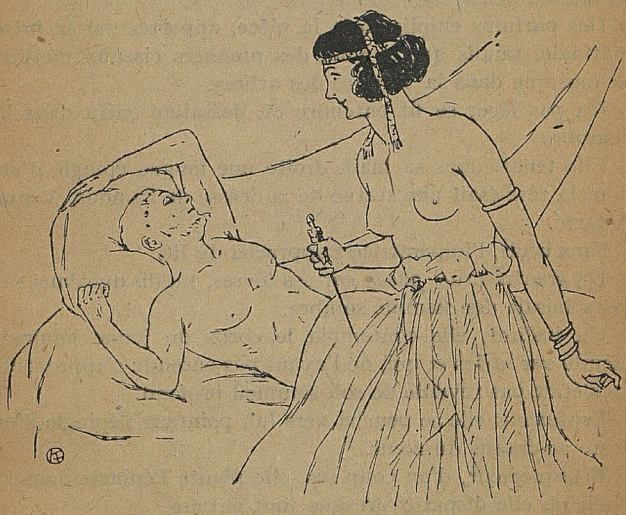
Soudain elle cria :

— Prends-moi ! Prends-moi !

Et, rapide comme une gazelle, elle se mit à fuir, tandis que dressé d'un bond, le jeune homme se jetait vers elle.

Sous un coup furieux il avait arraché son peplum et se dressait lui aussi, dans toute la nudité splendide de son adolescence ivre d'amour.

Il la poursuivit à travers la chambre, mais, adroite, elle lui échappait sans cesse au moment où il croyait la saisir.



Armée d'une longue épingle d'or... (page 34).

Parfois, le bout de ses doigts effleurait la chair parfumée de Messaline et une exaspération furieuse lui mettait le sang à la face et aux reins. Enfin, il parvint à la saisir.

D'un effort terrible, il l'attira à lui, l'emporta dans ses bras et la jeta sur le lit où d'un élan furieux, de toute sa chair, il la posséda.

. . . . . .

. . . . . .

Épuisé par la frénésie d'une nuit d'amour, Atimius dormait seul et nu entièrement sur le lit où Messaline s'était livrée à lui. Le cerne bleuâtre qu'il avait autour des yeux montrait combien les assauts avaient dû être répétés et dans quel épuisement nerveux il avait fini par se livrer au sommeil.

Au dehors, le jour commençait à paraître et entrait dans la chambre par une baie largement ouverte, donnant sur des jardins en fleurs.

Des parfums emplissaient la pièce, apportés par la brise matinale, tandis que la voix des premiers oiseaux mettait sa musique dans la verdure des arbres.

Un pas léger se fit entendre et Messaline entra dans la chambre

Elle tenait dans sa main droite une longue épingle d'or, dont la tête était une statue de la déesse de l'amour, Vénus Astarté.

Sans bruit, l'impératrice s'approcha du lit.

Un sourire cruel passa sur ses lèvres, tandis que dans ses yeux luisait une flamme sombre.

Un instant, elle contempla le corps du jeune homme, étendu sur le dos et qui, ne l'ayant pas entendu s'approcher, ne s'était pas réveillé de son sommeil profond.

Lentement elle se pencha vers lui, pointant l'épingle d'or juste au-dessus du cœur.

Brusquement, d'un coup sec, elle planta l'épingle dans la chair où elle disparut presque tout entière.

Une violente secousse fit sursauter Atimius qui poussa un cri terrible, achevé presque aussitôt en un râle mortel. Puis, le corps cessa de remuer ; l'éphèbe, le cœur traversé par l'épingle, était mort foudroyé.

Un instant, Messaline le regarda. Il n'y eut pas une ombre de pitié ni de regret dans sa prunelle.

Elle s'approcha d'un gong d'argent, suspendu au mur et saisissant le marteau, elle en frappa le métal.

Le son troua le silence, d'une longue plainte harmonieuse.

Des esclaves presque aussitôt apparurent.

Alors, désignant le corps, Messaline dit :

— Qu'on le jette aux murènes (1). Ce sera leur repas d'aujourd'hui.

Quelques instants après, elle quittait la villa de Séléné et remontait à Rome, vers le palais impérial.

Le soir même elle descendait à Suburre, prête à de nouvelles voluptés, prête aussi à de nouveaux crimes.

(1) Poissons nourris exclusivement de chair humaine et que les riches romains élevaient dans leurs viviers.

FIN DE L'IMPÉRATRICE

LA FILLE D'AMOUR

CHAPITRE I

Clo-Clo, dite Messaline

A dix-sept ans, il n'y avait pas une jolie fille plus connue sur le Boul'Mich' que Clo-Clo, dite la moderne Messaline, ou l'amoureuse des cent mille puceaux.

Elle était grande, mince, avec une figure pâle, que dévoraient deux grands yeux noirs et profonds, toujours cernés de bistre ; à peine un peu de rouge aux pommettes et des lèvres, oh ! des lèvres, chaudes, ardentes, voluptueuses, dont le seul aspect faisait passer dans les reins des hommes, un brusque coup de désir.

D'où sortait-elle, Clo-Clo-Messaline ?

Un beau soir, il y avait environ deux ans, elle était apparue sur la terrasse du d'Harcourt, fraîche, toute neuve, dans l'apparente naïveté d'une virginité à peine déflorée.

Tout de suite, elle avait eu des amateurs : étudiants en quête de bonnes fortunes, vieux fêtards, à la raie fendue derrière la tête, laissant voir la peau du crâne sous les dents des cheveux rares.

Mais c'était une fille singulière.

Au lieu d'accepter un bon collage comme la plupart de celles de son espèce, qui ne rêvaient que cela, l'idéal, pour leur âme, embourgeoisée de vie matérielle et fuyant les aléas du lendemain, elle, au contraire, ne couchait jamais plus d'un soir avec un type ; le lendemain elle le quittait bonne camarade, mais aux nombreuses propositions de mise en ménage qu'on lui avait faites, elle avait répondu en riant :

— Jamais de la vie. Pourquoi faire ?

— Mais tu seras tranquille...

Elle haussait les épaules et montrant sa poitrine nue, elle disait :

— Avec ça, on trouve toujours à manger.

Et, faisant une pirouette sur les talons devant la table à toilette, elle ajoutait avec un rire qui tombait en cascades :

— Nous en reparlerons, si tu veux, quand j'aurai attrapé la vérole !

Le client, restait médusé et ne pipait plus mot, ahuri de la répartie cynique de la fille.

Aussi, à voir Clo-Clo passer d'un bras dans un autre, du 1er janvier à la saint Sylvestre, il lui avait été donné un surnom ! celui de Messaline. Et certes ! elle le portait dignement, aux dires de ceux qui avaient couché avec elle : l'amour pour Clo-Clo, en effet, n'était pas seulement la poursuite de l'argent, mais encore l'accomplissement de la volupté ; le « client » sortait de ses étreintes, rompu, vidé, claqué, tout comme un véritable amant ayant passé la nuit à caresser la plus adorée des maîtresses.

Au sujet de sa vie antérieure, Clo-Clo, n'avait jamais desserré les dents, et personne n'en avait rien pu connaître. Elle était à la fois une énigme de corps et d'esprit.

Pourtant, elle avait un passé, un passé misérable, honteux, terrible et, sans doute était-ce pour cela que jamais Clo-Clo n'en parlait. Cela lui eut arraché le cœur qu'elle avait conservé sensible, car elle pleurait à la lecture des *Deux Gosses* ou du *Médecin des Pauvres*.

Triste Clo-Clo !

Elle était née à Ménilmontant, vers l'Église d'Eupatoria, dans cette impasse lugubre et sinistre que l'on nomme la cité d'Isly.

Ses parents habitaient au fond à gauche, au numéro 17. Une seule grande pièce et une petite cuisine, pour le père, la mère et les six gosses, tout en haut d'un escalier raide et noir, où l'on ne pouvait monter qu'en ouvrant la porte de la cuisine qui donnait du jour par le sommet.

Ah ! quel enfer que cette vie à la maison, jusqu'à sa treizième année ! Clo-Clo s'en souvenait avec un frisson de dégoût et de terreur à la fois.

Le père, non, le beau-père, car sa mère s'était remariée, rentrait ivre un jour sur deux et c'étaient des disputes furieuses entre ses parents, injures et coups pleuvaient dru comme grêle, dont au passage, les petits recevaient quelques horions, puis c'était la ruée sur le lit, l'unique lit à deux places où, nus comme deux animaux en rut, le père et la mère se prenaient avec des râles de bêtes, puant l'alcool et la sueur d'amour.

Ah ! elle avait été fixée de bonne heure, la petite Clo-Clo sur la façon dont on faisait les gosses et puis les gamins du voisinage surtout ce vicieux de Toto-l'œil bleu, de quatre ans plus âgé qu'elle, s'était chargé de lui apprendre tout ce qu'elle pouvait ignorer.

Un soir, elle avait douze ans, il l'avait surprise, tout au fond du jardin où il y avait un massif de lilas, et où la petite fille aimait à venir contempler ce grand Paris qu'elle apercevait clignotant de lumières dans les ténèbres tombantes.

Toto l'avait saisie à la taille, et crachant le bout de mégot qui pendait à sa lèvre, il l'avait embrassée dans le cou.

Ça lui avait fait un singulier effet ce baiser, long et tendre, le premier si doux qui lui eut été donné depuis qu'elle était au monde.

Et Toto l'avait bien compris ; à seize ans, il avait déjà l'expérience des femmes, car il était descendu le soir dans les bars de la rue de Ménilmontant où, au sortir des cinémas et des théâtres populaires, viennent s'attabler tous les marlous, tous les escarpes, toutes les filles en rupture de carte, du quartier, qui pullulent du boulevard de Belleville à la rue des Pyrénées, le long de la grande montée fuyante vers Paris, dans sa profonde coulée de lumière.

Et Toto, à petits coups de baisers, tendrement l'avait fait asseoir dans l'herbe, sur le coin de talus où la verdure de juin mettait comme un lit presque souple.

Les mains du garçon s'étaient égarées sur le corps de la

fillette ; elle s'était laissé faire. Pourquoi eût-elle résisté ? Elle devinait bien ce qui allait advenir, mais sa curiosité malsaine était éveillée ; si les sens ne parlaient pas encore, elle voulait savoir pourquoi son père et sa mère... cela devait être agréable pour qu'ils recommencent si souvent.

Mais, lorsque Toto la prit, lorsqu'il viola sa fleur d'enfant, elle subit une si déchirante douleur qu'elle en poussa un cri terrible et qu'elle essaya de rejeter le voyou loin d'elle.

Trop tard ! l'acte était accompli ; Clo-Clo, à douze ans avait perdu sa virginité ; fillette à peine nubile, elle était devenue femme.

Et, de ce jour, comme reconnaissante d'avoir été déniaisée, au jeune garçon, elle se donna à lui quand il voulut la prendre.

D'ailleurs, petit à petit, par l'accoutumance, la douleur avait disparu et déjà les sens s'éveillaient. Dans Clo-Clo fillette, la chair commençait à parler ; elle recherchait l'amour pour l'amour, pour la volupté de se tordre sous l'étreinte, de sentir son corps s'embraser de tout le délire d'une passion déjà poussée à son paroxysme.

A treize ans, son père la surprit avec Toto, dans le petit bouquet de lilas. Il botta le derrière au gamin, qui s'enfuit avec des menaces à la bouche, et saisit Clo-Clo par le bras.

La mère était descendue à Ménilmontant pour faire des commissions ; les autres enfants rôdaient dans l'impasse.

La nuit commençait à tomber.

Pour la première fois, l'homme regarda la fillette.

Il avait bu selon son ordinaire et son haleine empestait l'alcool frelaté, poison mortel des bars et des bouges.

Son œil un peu trouble remarqua que Clo-Clo avait maintenant l'aspect d'une femme ; joli visage frais, grands yeux noirs ; vraiment elle était mieux que sa mère, sa mère qui, à force de pondre des gosses, avait le ventre distendu et bombant sur la robe, cependant que les seins mous et flasques ballottaient comme des bourses vides sur la taille épaisse et rembourrée de graisse.

Une idée passa dans le cerveau de l'ivrogne.

Après tout, Clo-Clo n'était pas sa fille ; et puis après, qu'est-ce que ça pouvait faire ?

D'un revers de bras — c'était presque un colosse, — il

— *Trop tard...* (page 40).

renversa la fillette sur le sol, lui troussa les jupes et, mi-terrifiée, mi-révoltée, impuissante de toute façon à résister à l'assaut de ce mâle en folie, Clo-Clo se laissa posséder.

L'ivrogne satisfait, lâcha la petite et s'en alla.

Alors, effarée, à demi-morte d'épouvante et de honte, elle resta assise sur le talus, devant ce grand Paris qui chantait

dans les lumières du soir et dont les rumeurs confuses, montaient jusqu'à elle.

Clo-Clo se mit à pleurer, lentement, à petites poussées, les larmes coulaient de ses yeux, chaudes sur ses mains croisées sur son pauvre ventre encore meurtri de la violence du rut bestial qu'elle venait de subir.

Une voix la tira de sa tristesse :

— Eh ben ! Clo-Clo, qu'est-ce que tu fais là ?

C'était sa mère.

Elle n'était pas mauvaise au fond, épave de cet océan de misère qui déferle dans les hauteurs de Belleville, où, de génération en génération, de famille en famille, se transmettent les débauches et les hontes pitoyables éternellement le lot d'une sorte de bohême du vice, accrochée aux flancs de la colline comme une lèpre le long d'un vieux mur.

La mère de Clo-Clo aperçut les larmes de l'enfant.

Elles étaient si rares qu'elle s'en étonna.

— Eh bien ! qu'as-tu ? fit-elle d'un ton de voix moins rude.

Alors, la fillette, voyant un peu de pitié dans l'âme maternelle, se leva et se jeta contre les flancs qui l'avaient portée ; ses sanglots redoublèrent et sa petite tête sanglotait à grands hoquets entre les deux mamelles, dont elle sentait la chair molle contre son front qui s'y enfonçait.

— Parle ! Qu'as-tu ! répéta la mère.

Lentement d'une voix hachée, la petite conta ce qui s'était passé avec son père. Et Clo-Clo qui n'osait pas lever les yeux tant elle avait de honte et tant elle craignait le courroux maternel, entendait seulement tomber sur elle ces mots répétés :

— Ah ! le salaud, le salaud, le salaud !

Lorsqu'elle eut fini, il y eut un silence, puis sa mère dit :

— Demain, je te conduirai chez les sœurs.

Le lendemain, elle partait, dans la matinée, pour un petit village de Normandie. Elle allait en place. Sa mère la mit dans le train, lui donna son billet, lui dit à quelle station

elle devait descendre, puis elle l'embrassa tendrement et fit d'une voix mouillée de larmes :

— Sois heureuse, petite, sois heureuse.

Et il sembla aussi à Clo-Clo entendre plus bas un autre mot : pardon !

Cela lui fendit le cœur. Elle serra bien fort sa mère contre elle et peut-être allait-elle lui dire quelque chose pour la consoler quand le train siffla. Déjà il démarrait.

Les yeux embrumés de larmes, Clo-Clo vit encore, au loin, tout au loin, un mouchoir blanc qui s'agitait dans l'air, puis tout disparut au tournant et la fillette retomba sur son banc.

Trois heures après, elle arrivait à Jonzier, le petit village où habitaient les futurs maîtres et chez qui elle entrait comme servante.

Ils étaient deux : le mari et la femme.

Elle, grande, sèche, désagréable de paroles et l'œil froid qui s'enfonçait dans les visages comme une lame d'acier ; lui, gros, rond, graisseux avec des yeux tremblants de chien battu. Ah ! il marchait à la baguette, au moindre geste de sa femme.

La petite eut tout de suite la vie dure : un travail fou du matin au soir.

Sans cesse la femme était sur ses talons, la poursuivant du grenier à la cave et de la cuisine au jardin.

Mais ce qui effrayait le plus Clo-Clo c'était son maître.

Quand il la rencontrait seule, il la regardait avec des yeux avides d'un désir qui flambait dans ses prunelles et qui la déshabillait cyniquement.

Un jour, dans le bûcher, il se glissa derrière elle et, lui saisissant les mains, il fit :

— Si vous vouliez, petite Clo-Clo.

Elle essaya de le repousser.

Elle comprenait bien ce qu'il demandait, rien qu'à voir l'expression crapuleuse de son visage, les lèvres humides et l'assourdissement de la voix.

— Si je voulais... quoi ?

— Ah ! tu le sais bien.

Elle haussa les épaules et voulut sortir.

Mais il vint sur elle, les mains en avant, si rouge, si congestionné qu'elle en eût peur.

— Ah ! regarde-moi, je te veux, je te désire, n'aie pas peur ; je ne veux pas te faire de mal, ma petite Clo-Clo.

Et il sauta sur elle.

Des bottes de paille étaient, au fond du bûcher. Ils y roulèrent tous deux et, chose sans volonté, pauvre chair à plaisir, craintive et misérable, Clo-Clo se laissa prendre par cet homme qui était son maître et dont elle avait peur, car mêlée à l'idée de luxure effrénée, elle voyait dans ses yeux l'idée possible du meurtre si elle se refusait.

Des mois s'écoulèrent où, chaque jour, elle subit la tyrannie de ce viol quotidien ; puis Madame les surprit et ce fut la porte.

De ce moment, Clo-Clo n'osant rentrer chez elle, ayant atteint ses quinze ans, roula de place en place, de maison en maison, d'où elle était toujours chassée pour le même motif. On eût dit qu'elle apportait avec elle le désir et que partout où elle passait, le mâle quel qu'il fût, prenait appétit de sa chair et voulait jouir de sa fleur de jeunesse.

Un jour, elle atteignait ses seize ans, Clo-Clo prit une résolution. Puisque sa chair était si désirée des hommes, pourquoi n'en ferait-elle point commerce ? Pourquoi, au lieu d'être la servante d'impudiques maîtres, ne deviendrait-elle pas la maîtresse d'esclaves prêts à payer son corps, le prix de leur désir ?

C'est ainsi qu'elle entra dans la vie de fille de joie, avec la volonté double de jouir des caresses des hommes dont elle avait besoin de par ses sens et de ne s'attacher à nul d'entre eux pour ne pas souffrir de leur lâcheté ni de leur égoïsme.

Un seul, parfois, venait rafraîchir la petite fleur fraîche de son cœur : c'était Toto-l'œil bleu. Elle se souvenait avec reconnaissance et bonheur du jour où il l'avait culbutée près du bouquet de lilas sur le talus herbeux. Ah ! celui-là,

elle aurait voulu le revoir et jouir de lui follement. Mais qu'était-il devenu ?

Quand elle était revenue cité d'Isly, sa mère, morte, toute la famille s'était envolée ; il n'y avait que des visages étrangers dans l'impasse et elle n'avait rien pu apprendre sur son premier amant.

CHAPITRE II

C'ÉTAIT UN SOIR.

On était au milieu de juillet.

Paris enveloppé d'or par un implacable soleil suait comme une bête haletante et nerveuse durant la longueur aride des jours et, le soir, aux terrasses, la foule s'attablait ivre de fraîcheur et de boissons glacées.

Les jeux olympiques avaient déversé sur la capitale le flot tumultueux et sans cesse accru des voyageurs cosmopolites accourus des quatre coins du monde pour assister au triomphe de leurs champions.

Anglais et Américains, hommes et femmes, surtout, s'étaient abattus sur Paris où la vie leur était facile, grâce au miracle des changes qui transformait leur or en un pactole inépuisable de billets de banque.

C'était la joie dans le monde des filles d'amour et du Boul' Mich' à Montmartre, elles trouvaient chaque jour, sans peine, le miché galetteux qui leur offrait le champagne dans les Monicos de toute espèce et parfois, la quarante chevaux, rêve de leur vie de grue envieuse.

Clo-Clo restait le plus souvent au quartier.

Elle n'aimait pas Montmartre où elle se trouvait dépaysée dans ce milieu de music-halls, de dancings et de théâtres.

Au demeurant, c'était une fille rangée qui, nous l'avons dit, aimait l'amour pour l'amour et que la rentrée au petit jour, blême, à demi-ivre, remplissait de dégoût.

Parfois, elle montait vers les hauteurs de Ménilmontant, lorsqu'un type à galette lui avait laissé un pourboire confortable, le jour précédent.

Alors, tranquillement, après le repas dans un petit restaurant où elle était regardée comme une femme rangée, elle descendait à pied jusqu'à la place de la République.

Arrivée là, elle prenait le funicularie poussif qui grimpe la côte rude et s'amusait de son halètement fumeux et alterné.

Jusqu'à minuit elle traînait de bar en bar, buvant des orangeades ou des grenadines poisseuses qu'elle savourait avec la même candeur qu'elle avait eue au temps de sa douzième année, quand elle se laissait culbuter le soir à revers du talus de la cité d'Isly par Toto-l'œil bleu.

Au fond, ce que Clo-Clo venait chercher à Belleville, c'était son ancien amant. Elle ne se l'avouait pas, mais elle l'avait dans la peau.

Les caresses des autres, même quand ils étaient de beaux mâles ne l'assouvissaient point ; c'est à Toto qu'elle songeait au moment des suprêmes étreintes, c'est pour lui que ses yeux se révulsaient blancs et retournés ; c'était sa chair qu'elle croyait mordre, quand elle plantait ses dents hystériques au gras d'une épaule ou dans un cou graisseux.

Oui, c'était Toto-l'œil bleu que Clo-Clo cherchait de bar en bar ; et, lorsque lasse d'errer ainsi seule, amère, vainement, elle redescendait dans sa chambre de la rue du Sommerard, au quartier, il lui venait une envie de pleurer longuement, longuement sur son passé envolé, sur son rêve d'amour, le seul rêve, qui eut jamais ensoleillé son âme de fille sentimentale et sensuelle.

Ce soir-là, elle était partie vers les huit heures.

Il faisait une chaleur lourde qui pesait sur la nuque comme une chape de plomb et tout Paris semblait dehors, tant on étouffait dans les maisons brûlantes du dévorant soleil.

A Ménilmontant, sur le coup de neuf heures, Clo-Clo arriva au bar de l'Espérance, près du concert du XXIe siècle ; c'est toujours par ce coin là qu'elle commençait sa tournée nocturne !

— *Ferme ça !...* (page 51).

Elle s'installa dans un coin tout au fond à une table vide et commanda un bock.

A côté d'elle, à une table, deux individus causaient.

Clo-Clo savait bien quel métier exerçaient ces deux hommes, rôdeurs nocturnes, qui ne sortent qu'aux ténèbres tombées.

Ils parlaient à mi-voix dans l'argot traînant et crapuleux,

où l'on sent comme une odeur de crime et de pourriture, s'exhaler du heurt des syllabes contorsionnées.

Machinalement, tout en regardant la salle qui, tour à tour, s'emplissait et se désemplissait des clients pressés du théâtre-concert, dont c'était l'entr'acte, la fille écoutait la conversation des deux hommes.

L'argot ne la gênait guère ; son père et sa mère s'en servaient autrefois et les mots lui revenaient avec leur sens véritable, retrouvés, sans effort dans son oreille encore fidèle.

Et soudain, Clo-Clo eut un battement au cœur.

Elle venait d'entendre prononcer le nom de Toto-l'œil bleu.

Toto-l'œil bleu, ces deux hommes le connaissaient. Ah ! s'ils savaient où il se trouvait ils allaient le lui dire.

Sans réfléchir, instinctivement elle se leva et vint s'asseoir à la chaise libre qui se trouvait près de ses voisins.

Ceux-ci la regardèrent avec surprise et l'un d'eux fit brutalement :

— Qu'est-ce que tu veux, la môme ?

Elle répondit froidement, sans crainte :

— Je veux savoir où est Toto-l'œil bleu.

Alors, l'homme qui n'avait rien dit, fit brutalement, en lui saisissant le bras :

— T'écoutais, sale mouche.

La fille répondit nullement effrayée.

— Par hasard ; lâche-moi, j'suis pas d'la rousse.

— Preuve ?

— Je suis la môme à Toto-l'œil bleu. C'est lui qui, le premier, m'a pris ma fleur. Je l'ai pas oublié et je veux le revoir. Je m'appelle Clo-Clo, dites-le-lui.

Les deux hommes la regardèrent, puis le premier qui avait parlé, fit :

— C'est bon ! reviens demain soir ici. On en parlera à Toto ; mais, prends garde, si tu jaspines on te fera ton affaire.

Demain soir !

Tout en regagnant sa chambre, une immense joie emplissait l'âme de Clo-Clo. Elle allait donc le revoir enfin, Toto,

celui qu'elle n'avait pu oublier et que, depuis longtemps, elle cherchait.

Au coin du Boulevard Saint-Germain, un étudiant avec qui elle avait déjà couché plusieurs fois l'arrêta.

— Libre, Clo-Clo ?

— Non.

— Un rendez-vous ?

— Non.

— Alors tu veux de moi cette nuit ?

Pouah ! Clo-Clo eut comme une nausée à l'âme. Tous les hommes la dégoûtaient ce soir ; elle n'avait plus qu'un désir : mourir d'amour entre les bras de Toto-l'œil bleu.

Elle planta là, l'étudiant ahuri.

— Au revoir, mon gros ; t'es pas assez beau même pour moi aujourd'hui.

Clo-Clo, pudique et sincère, voulait se conserver vierge, jusqu'au jour où elle retrouverait son premier amant.

CHAPITRE III

Toto-l'œil bleu

Singulière créature que cette Maggy Watson qui habitait quai de la Tournelle, au n° 10, second étage, porte à droite.

Quel âge avait-elle ?

Vingt ou quarante ans ?

Cela était fort difficile à préciser, car si elle avait le corps alerte et souple d'une jeune fille, des rides au coin des yeux et aux commissures des lèvres, semblaient révéler l'approche de l'âge mûr.

Au fond était-ce bien l'âge qui lui mettait ces rides, ou les vices qui grouillaient en elle, tumultueux, insatiables, la

faisant se livrer parfois à la plus crapuleuse des orgies ?

Maggy Watson, en tout cas, était riche, ou elle devait l'être, car elle vivait sans rien faire depuis tantôt six mois qu'elle habitait Paris, venue en droite ligne de New-York avec la suite de Clara Pearl, l'illustre étoile de cinéma.

On la rencontrait dans les dancings et les bars de nuit de Montmartre en compagnie de compagnons blafards ou de femmes fardées de tous pays, qu'elle avait l'air de connaître particulièrement.

Vendeuse de coco ?

Peut-être ! En tout cas jamais on n'avait pu la pincer à faire le métier, bien qu'à diverses reprises on lui eut tendu des pièges

En réalité, qui eût connu vraiment sa vie aurait su qu'elle était une correspondante de divers journaux et revues américains, friande de reportages sensationnels, autoresse en mal de copie, cherchant la nouveauté, au fond des bouges les plus crapuleux et des milieux les plus obscènes. C'est là, du reste, qu'elle avait connu Toto-l'œil bleu, qui était devenu son amant et à qui elle donnait de l'argent, lorsqu'il était fauché et que le métier ne marchait pas.

Car Toto-l'œil bleu, depuis le temps lointain où, crapuleusement il violait sa petite amie Clo-Clo, Toto-l'œil bleu ne s'était pas amélioré moralement, bien au contraire. Paresseux, jouisseur, vicieux dans l'âme, il prétendait que la femme était faite pour nourrir l'homme à ne rien faire et il mettait sa théorie en pratique.

Seulement, comme le métier de souteneur n'était pas d'un suffisant rapport, il en avait adopté un autre : celui de pourvoyeur de chair à plaisir pour maisons closes, de l'étranger ; en un mot, il se livrait à la traite des blanches.

Grâce à lui, certaines maisons de l'Amérique du Sud recevaient avec régularité la cargaison de chair humaine, nécessaire à leur clientèle et, en retour, Toto-l'œil bleu touchait des sommes assez rondelettes qui lui premettaient de se nipper convenablement et de faire figure dans le monde interlope où il vivait.

Cependant il avait des passes de guigne et parfois le gibier manquait ; d'autre part, il se sentait surveillé de la rousse et devait se tenir peinard, pendant quelque temps, une fois un coup fait, pour ne pas attirer l'attention sur lui.

C'est pourquoi il s'était ménagé la poule aux œufs d'or, en Maggy Watson, qu'il faisait casquer rudement aux moments de dèche.

D'ailleurs, elle lui plaisait avec son parler pittoresque qui ressemblait sous une autre forme à l'argot du Ménilmuche et ses caresses cyniques, des mains et des lèvres qui inventaient toujours de nouveaux jeux et lui laissaient les reins claqués et les jambes flasques, le matin, après une nuit de volupté.

Elle, Maggy se servait de lui comme d'un sujet d'étude pour l'un de ses romans dont le principal personnage était un voyou parisien qu'elle faisait évoluer dans les plus ignobles bouges de la capitale.

— O une splendide novel ce sera yes, pour le Weekly Ontario et pris sur le... comment dites-vous ?... sur le viande même.

Elle questionnait Toto très habilement et celui-ci parfois en avait des inquiétudes lorsqu'elle prétendait aller trop avant dans sa vie.

Alors il disait :

— Ferme ça ; c'est des affaires qui te regardent pas.

Et une lueur trouble passait dans les yeux du voyou.

Alors, Maggy l'entraînait sur un divan et chassait ses mauvaises pensées dans une longue étreinte d'amour.

Lorsqu'il ne couchait pas chez l'Américaine, Toto-l'œil bleu passait la nuit dans sa petite chambre, de la rue du Pressoir, dans un hôtel louche, dont le tenancier fermait les yeux sur la vertu de ses locataires, pourvu qu'ils payassent recta leur semaine, et d'avance, le dimanche matin. Sans cela, il leur cadenassait la porte et les foutait dehors, gardant leurs nippes.

D'ailleurs, Toto était très bien avec lui.

Il le connaissait depuis le temps, où tout môme, il rôdait

dans Belleville et poussait parfois la voiture de la mère Biche, la marchande de légumes qui sillonnait les rues du quartier en gueulant de sa voix rauque : « Pois verts, pois verts, ou carottes nouvelles, » suivant les saisons.

Toto passait d'interminables journées à faire la manille, dans un coin de la petite salle qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Il s'y rencontrait avec quelques compagnons de son espèce, qui attendaient le soir, pour s'envoler dans les profondeurs nocturnes de la capitale.

Comme Toto allait mettre ce matin-là, le pied dans la rue arrivé au bout du long couloir sombre de l'hôtel, il se heurta à Milo, un poteau, avec qui il faisait souvent la manille, un « traitant » comme lui.

Cela le surprit fort de le voir à cette heure, car l'autre habitait en haut de Belleville et ne venait jamais que l'après-midi.

— Du boulot ? questionna-t-il.

L'autre secoua la tête.

— Non. Viens prendre un coup de blanc, je t'expliquerai.

Ils rentrèrent dans la salle.

— Que faut-il servir à ces messieurs ?

Assis en face l'un de l'autre les deux hommes se mirent à causer.

— Connais-tu Clo-Clo ? fit l'arrivant.

Clo-Clo ? ce nom ne dit tout d'abord pas grand'chose à Toto-l'œil bleu. Il murmura :

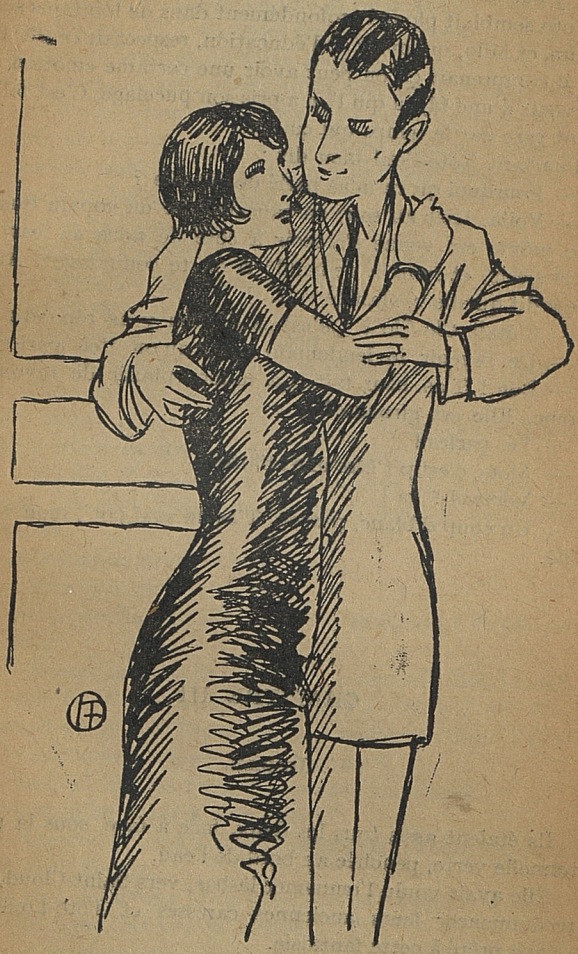
— Clo-Clo, heu ? j'connais pas c'te môme-là.

L'autre insista :

— Elle m'a dit qu't'étais l'premier qui lui avait pris sa fleur.

Une surprise passa sur le visage de Toto. Il regarda un instant son compagnon d'un air curieux ; puis tout à coup, éclata de rire.

— Ah ! c'est la pucelle de la cité d'Isly ; m'souviens à présent. C'est vrai qu'j'y ai pris sa fleur et même qu'elle a joliment gueulé ce jour-là ! Faut croire qu'ça lui faisait mal !



Elle se jeta sur lui (page 58).

Il y eut un silence.

Toto semblait plongé profondément dans de lointains souvenirs, et Milo, qui avait de l'éducation, respectait ce silence, car il comprenait qu'on peut avoir une certaine émotion au souvenir d'une fille à qui l'on a pris son pucelage. C'est tellement rare par le temps qui court !

Pourtant Toto-l'œil bleu dit :

— Pourquoi qu'tu m'as parlé de Clo-Clo ?

— Voilà. Hier au soir, on causait avec un copain quand une môme est venue s'asseoir à côté de nous au bar du XXIe siècle, et nous a demandé si on te connaissait. Alors elle a dit qu'elle voulait te voir.

— C'était Clo-Clo ? Qu'est-ce que tu y as répondu ?

— De revenir le lendemain soir, qu'on t'en parlerait.

— Bon ! T'as bien fait. Ça m'fera plaisir de revoir la môme. Elle est gironde ?

— Tu parles !

— Alors, c'est p't'être une affaire.

— Veinard ! va !

— Un coup d'blanc, patron. T'es un vrai pot', mon vieux Milo.

CHAPITRE III

Idylle.

Ils étaient assis tous les deux, face à face, sous la petite tonnelle verte, penchée au bord de l'eau.

Elle avait voulu l'emmener là-bas, vers Saint-Cloud, pour recommencer leurs anciennes caresses et Toto-l'œil bleu s'était prêté à cette fantaisie.

Le soir du rendez-vous, elle était venue, en effet, au bar. Clo-Clo y avait retrouvé son premier amant.

Tout de suite, elle l'avait reconnu.

Sa chair en avait crié de joie et de nouveau, tout entière, elle le désirait. Ah ! les vraies étreintes d'amour ne pouvaient être plus enivrantes qu'entre les bras de Toto-l'œil bleu.

Lui, cyniquement, acceptait le don qu'en paroles, elle lui faisait d'elle-même. D'ailleurs, il la trouvait gironde à son gré et puis bien nippée avec ça, ce qui lui faisait honneur et lui laissait espérer que peut-être il y aurait aussi de la ressource dans les cas de dèche.

Et puis ça l'amuserait de mener à deux.

D'un côté, l'Américaine ; de l'autre, Clo-Clo.

D'ailleurs, ça n'avait pas traîné.

Tout de suite, il avait dit :

— On pieute ensemble ce soir ?

Mais elle avait eu comme un sursaut et s'était refusée.

— Non, demain, si tu veux.

Et, comme il fronçait les sourcils avec des yeux méchants, Clo-Clo avait ajouté d'un air suppliant :

— Écoute, il y a si longtemps que je te cherche. Tu ne savais plus que j'existais. Alors, tu peux attendre encore une nuit.

Il questionna brusquement :

— Pourquoi pas ce soir ?

Elle se pencha vers lui et fit avec sa douceur de fille sentimentale :

— Écoute, on fera comme si on se mariait. Moi, je mettrai ma plus belle robe et on descendra à Saint-Cloud. On ira déjeuner au bord de l'eau sous la tonnelle et puis on s'aimera. Ah ! comme on s'aimera, petit homme !

Toto-l'œil bleu la regarda d'un air méprisant.

Il haussa les épaules, puis il fit :

— Comme tu veux ! Et puis ça me va ; ce soir, j'ai rendez-vous avec Maggy.

Ce nom de femme brûla Clo-Clo comme un fer rouge.

— Maggy, t'as une maîtresse ?

— Apparemment. Tu penses pas que je suis resté puceau depuis que t'es partie à la campagne ?

Le cynique voyou éclata de rire.

Mais Clo-Clo insista :

— Quoi qu'elle fait ?

— Rien.

— Elle vit de ses rentes.

— Voui.

Alors, la pauvre fille fut comme désemparée ; des larmes lui vinrent aux yeux.

— Tu vas pas chialler à présent, fit Toto.

— Tu l'aimes, cette femme !

— Penses-tu !

— Alors ?...

— Alors, tu ne comprends rien. C'est pour son pèze ; tu crois qu'on vit comme ça sans rien faire si l'on n'a pas de fafiots ?

L'œil de Clo-Clo s'éclaira d'une lueur joyeuse.

— Mais moi, tu m'aimeras, dis ?

Alors, d'un air sérieux, jouant l'émotion, Toto-l'œil bleu répondit :

— Ben sûr ; toi, c'est pas la même chose ; y'a l'passé, les souvenirs ; ça, ma p'tite, ça s'efface pas.

Clo-Clo sourit et appuya sa tête sur l'épaule de son amant. Elle fit avec un soupir :

— Ma fleur... tu te rappelles ?

— Ah ! voui... tu t'en plains pas ?

— Oh ! mon chéri...

Revenant à son idée première, Clo-Clo dit :

— Alors, demain on prend l'bateau et l'on vient déjeuner à Saint-Cloud, pas ?

— C'est promis.

Ils se quittèrent avec un long baiser, qui fit frissonner la fille. Ah ! elle regrettait presque d'avoir remis au lendemain leur étreinte d'amour, mais elle s'arracha aux bras de Toto.

Toute la nuit elle ne put dormir.

Elle songea au passé, à la première culbute ; puis tous ses amants successifs défilaient devant elle comme des fantômes falots ; elle se souvenait à peine de leurs visages. Un seul

dominait tout : celui de Toto, paré d'une beauté surhumaine.

Et puis elle mordait la couverture en songeant à cette Maggy.

Il ne l'aimait pas, mais il couchait avec elle ; elle était jalouse. Maudit argent ! Pourquoi ne lui en donnerait-elle pas, elle, à son Toto adoré ?

Ils prirent le bateau au pont du Louvre comme deux amoureux ; lui, élégant dans son costume gris et son panama authentique, dernier cadeau de l'Américaine ; elle, dans une robe claire couleur tango et son petit chapeau de paille blonde, coiffant bien ses cheveux coupés à la Ninon, vraiment jolie et plus radieuse de son délire d'amour.

Sur le pont, assis côte à côte, elle bavardait, tandis que Toto fumait des cigarettes de luxe qu'elle avait achetées tout exprès pour lui.

Elle l'interrogeait sur le passé, sur ce qu'il avait fait, sur ses maîtresses et elle revenait sans cesse à cette Maggy.

Toto-l'œil bleu se laissait faire.

Cyniquement, il racontait sa vie, donnait des détails, cachant seulement son métier de pourvoyeur de chair humaine. Par pudeur, non, certes, mais peut-être par calcul.

A l'arrivée à Saint-Cloud, Clo-Clo savait tout ; elle connaissait les goûts, les habitudes de l'Américaine. D'ailleurs, à un moment donné, excédé de ses questions, Toto lui avait dit :

— Je te ferai faire sa connaissance, si tu veux...

Un peu interloquée d'abord, Clo-Clo répondit.

— Pourquoi pas ?

— Je lui en parlerai. Bah ! c'est une bonne fille, tu verras. Elle ne sera pas jalouse.

Au sortir du bateau, ils firent une longue promenade dans le bois. Ma foi ! ça amusait Toto, cette ballade ; ça le changeait un peu de l'air puant de Ménilmontant et de Belleville. Et puis, il faisait si bon, si pur, dans ce bois où le soleil chantait dans la verdure des arbres. Le voyou n'était pas insensible au calme de cette heure tranquille, car dans l'âme

des pires criminels un peu de poésie demeure, perle délicieuse, éclose sur le premier des vices.

A midi, cependant, ils descendaient vers la Seine et venaient s'installer sous la tonnelle d'une guinguette au bord de l'eau.

Le repas lentement savouré, le café pris avec une vieille fine, Toto dit :

— Alors, c'est t'y maintenant que t'es décidée ?

Elle se frotta contre lui, roucoulant :

— Oui, mon chéri.

On leur donna une jolie chambre claire, donnant sur la Seine. Il y avait des glaces aux murs, pour renvoyer les images et un grand lit bas dans le fond ; par la fenêtre largement ouverte, le soleil entrait chaud avec de grandes bouffées de parfums venant des bois.

La porte close, elle se jeta sur lui, le saisit entre ses bras et l'attira sur le lit et là, sans un mot, avec un baiser éternel, qui sembla aspirer ses forces jusqu'à la mœlle, elle le prit dans une étreinte furieuse, formidable, passionnée.

A son tour, Clo-Clo possédait Toto de toute sa virginité, à ses yeux, aussi pure que la première fois et renouvelée par son rêve.

CHAPITRE IV

Clo-Clo finit mal

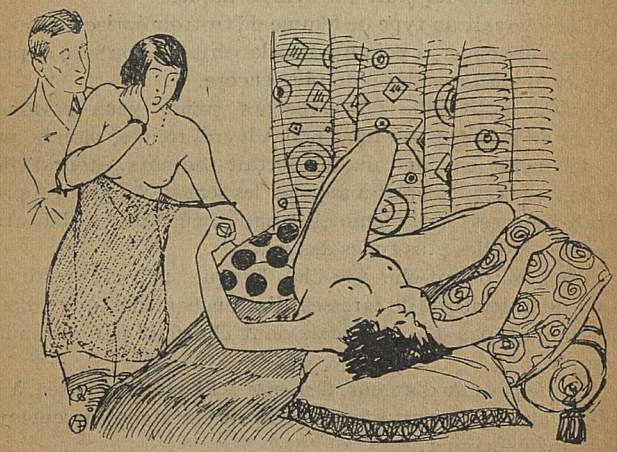
Depuis plus d'un mois qu'il avait retrouvé Clo-Clo, Toto-l'œil bleu vivait comme un coq en pâte. Ah ! le pèze radinait à présent de tous les côtés ; Maggy et l'autre ne lui laissaient jamais la bourse vide.

C'était le Paradis.

Point de risques à courir maintenant pour essayer de racco-

ler quelque naïve boniche débarquée de sa province, qu'on accostait aux abords des gares, ahurie et dépaysée, qu'on empaumait avec des boniments d'amour et qu'on embarquait ensuite vers une destination connue, Bordeaux, Le Hâvre, où des complices, qui faisaient la main, l'accompagnaient jusqu'en Argentine ou au Brésil.

D'ailleurs ses deux maîtresses se connaissaient et elles



— *Regarde !...* (page 61).

avaient l'air de parfaitement s'entendre, sans se jalouser nullement.

Que pouvait désirer de mieux, le cynique personnage.

Il se laissait vivre, insouciant du lendemain sûr de voir se remplir sa poche de nouveaux fafiots, une fois qu'il avait dépensé son pèze.

Entre les deux femmes, il semblait n'y avoir aucune gêne, aucune jalousie d'être, toutes deux et à tour de rôle, la maîtresse de Toto-l'œil bleu.

Du côté de Maggy Watson, cela se comprenait.

D'elle et de Clo-Clo c'était certainement la plus vicieuse, la plus pervertie.

Clo-Clo était devenue fille de joie par écœurement, par nécessité, Maggy se livrait à tous et à toutes — car elle pratiquait aussi l'amour lesbien — parce que ça lui donnait des sensations pour écrire ses nouvelles, ses romans ; elle vivait ses personnages, roulant avec eux dans la plus infâme crapulerie, dans la plus abjecte des débauches.

Aussi Clo-Clo lui était-elle sympathique.

Elle y voyait un type de femme de trottoir éprise d'amour, bonne à disséquer, à peindre dans la vérité de son vice et puis il y avait quelque chose de plus encore.

Clo-Clo était jolie fille avec ses grands yeux profonds cernés de bistre et son teint mat à lèvres rouges, plombé par la débauche. Un air canaille flottait toujours autour d'elle, et rien que cela suffisait à aiguiser les sens de Maggy qui préférait les caresses des femmes, longues, énervantes, délicates menues, à celles plus rudes des mâles.

Aussi entourait-elle Clo-Clo, lorsque celle-ci venait la voir, de frôlements, de caresses, d'attouchements, que celle-ci ne comprit pas d'abord, mais dont elle finit par se rendre compte.

Et chez la fille d'amour, il monta à l'âme une nausée, à la pensée de ce que cette femme oserait certainement quelque jour lui demander.

Jamais, cependant, elle n'en avait parlé à Toto-l'œil bleu. Elle savait qu'il tenait à l'argent de Maggy s'il se fichait de la femme, et que ce qu'elle pourrait lui raconter ne servirait à rien.

Elle attendit, se jurant à elle-même de punir sa perverse rivale, tout en s'en débarrassant du même coup s'il se pouvait.

Le soir tombait. Une chaleur lourde montait de la terre et Toto-l'œil bleu, lorsqu'il entra dans le cabinet de travail de Maggy, se laissa tomber à demi ensommeillé sur un divan.

Il avait la clef de l'appartement et pouvait ainsi y rentrer à toute heure du jour et de la nuit comme bon lui semblait,

Sans doute sa maîtresse devait être sortie, car elle n'était pas venue l'accueillir suivant son habitude.

D'ailleurs, cela ne lui importait guère ; il lui était parfaitement indifférent qu'elle fut absente ; il ne se souciait point de savoir ce qu'elle pouvait faire ; de cette femme ce qu'il voulait c'était son argent, quant au reste, il s'en balançait.

Allongé sur le divan, Toto commençait à s'endormir, lorsqu'il lui sembla entendre du bruit dans la pièce voisine.

Il se mit sur son séant et écouta.

Il reconnut la voix de Maggy qui disait :

— Mettez-vous là, comme ça. Ne bougez plus maintenant.

Surpris, Toto se leva doucement et vint coller son oreille contre la mince cloison de briques qui séparait le cabinet de la chambre.

Alors, dans le silence, il entendit comme un bruit assourdi de baisers, de caresses à peine perceptibles, où se mêlaient des gémissements.

Soudain, un râle s'éleva, faible d'abord, puis plus élevé, violent ensuite, pour finir par un cri terrible.

Toto, pris d'une épouvante subite, s'élança vers la porte.

Celle-ci s'ouvrit sous sa poussée.

Devant lui, Clo-Clo parut nue, les cheveux ruisselant sur son cou, tout dépeignés, la figure rouge et congestionnée.

Elle fixa sur son amant des yeux encore ivres de colère et, tendant le bras dans la direction du lit, elle fit :

— Regarde !

Toto, terrifié, vit Maggy sur les draps, les yeux ouverts, blanche, complètement nue, la tête renversée en arrière et les jambes écartées.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda-t-il d'une voix un peu inquiète, s'attendant par avance à la réponse.

— Elle est morte, répondit froidement Clo-Clo. Tiens ! touche, approche-toi, le corps est encore chaud.

Et elle ajouta avec une joie sauvage :

— La garce ! Sais-tu ce qu'elle voulait ?...

Toto l'interrompit :

— Je m'en doute. Comment qu't'as fait ?

— Quand elle s'est approchée de moi je lui ai saisi la gorge entre mes dix doigts. Oh ! ça été vite fait ; elle a râlé un peu, puis un grand cri, ça été fini.

Toto-l'œil bleu l'écoutait effaré.

Cependant il restait silencieux, se remettant peu à peu.

A la fin, il fit avec une colère grandissante dans la voix :

— Nous v'là propres. Tout à l'heure les flics seront là. Et on s'ra faits. Faut s'débiner en vitesse.

Il ajouta rudement :

— Habille-toi. Moi j'vais faire un tour dans les tiroirs.

Tandis que Clo-Clo remettait ses vêtements, il râflait les bijoux et l'argent qu'il pouvait trouver, tout en réfléchissant à l'aventure.

Sale truc que c'machin-là ! Maggy crevée, plus de pèze de ce côté et l'autre, quoi en faire ?

Une idée lumineuse sans doute lui passa par l'esprit, car un sourire rapide glissa cyniquement sur ses lèvres et il murmura :

— Là, c'est une affaire ; je palpe les fafiots et je m'débarrasse de la gonzesse.

A ce moment, Clo-Clo entrait dans le cabinet de travail.

— Et maintenant, faut se grouiller. Pas la peine de rentrer chez toi. Viens avec moi je t'expliquerai mon plan, chez le bistro de la rue du Pressoir.

Cinq minutes après, ils étaient dans le métro.

Le plan de Toto-l'œil bleu était simple.

Le matin même, il avait rencontré Sans-Fesses, un des courtiers de chair blanche, avec qui il avait eu déjà affaire à plusieurs reprises et celui-ci lui avait demandé s'il ne pourrait pas lui procurer « un colis » d'ici quelques jours pour Bordeaux.

Cinq mille balles à partager, l'affaire était d'importance.

Parbleu ! maintenant le « colis » était tout trouvé : Clo-Clo. Il se chargeait, du reste, de lui faire entendre raison.

Dans la chambre de l'hôtel du Pressoir, la pauvre fille était assise sur le rebord du lit de son amant.

Son exaltation était tombée maintenant et elle voyait toute l'horreur de son crime.

Demain, elle serait certainement entre les mains de la police et après ?

Clo-Clo frissonnait.

Toto qui fumait une cigarette, vint s'asseoir à côté d'elle sur le lit. Il la regarda un instant d'un air faussement apitoyé, puis il fit :

— Tu sais, la gosse, que tu t'es foutue dans d'sales draps ?

Elle le regarda avec des yeux de bête battue.

— Quoi qu't'as décidé ? reprit-il, car tu n'veux pas, j'suppose, t'laisser poisser par la rousse.

Comme la fille restait sans répondre, il ajouta :

— Si qu't'es prise, t'en as pour vingt piges, p't'être plus ; alors...

Il sourit en lui-même, pensant que la frayeur de la fille, l'épouvante qu'il lisait dans ses pauvres regards, l'aiderait à lui faire accepter aisément l'offre qu'il allait lui faire.

Il reprit :

— Faut quitter Paris, la France, si tu peux.

— Et toi ?

— Ben, moi, j'reste. J'ai pas tué la môme, moi.

Clo-Clo poussa un gémissement et dit :

— Où qu'tu veux que j'aille, alors ?

Sournoisement, avec des câlineries dans la voix, persuasif, adroit, hypocrite et doucereux, Toto-l'œil bleu expliqua à sa maîtresse qu'un de ses poteaux partait pour l'Amérique ce soir, et que là-bas il lui trouverait une place. Justement un de ses clients demandait une domestique, une Française.

Éperdue de frayeur, pauvre oiseau se débattant aux griffes de l'oiseleur, Clo-Clo tomba dans le piège et accepta.

Alors, dans un suprême affolement de sa passion pour son infâme amant, la pauvre Clo-Clo se donna une dernière fois à Toto-l'œil bleu, devinant dans son instinct de bête traquée, qu'elle ne le reverrait jamais, plus jamais lorsqu'elle aurait quitté la France.

Le soir-même elle partait pour Bordeaux avec Sans-Fesses,

cependant que Toto-l'œil bleu faisait une noce carabinée à Montmartre avec les deux mille balles de commission, qu'il toucha pour la livraison du « colis » de chair humaine.

. . . . . .

Que sont-ils devenus tous deux ?

Toto-l'œil bleu a été tué dans une bagarre entre bandes, rue des Couronnes, six mois après le départ de Clo-Clo.

Quant à celle-ci, sans doute, pourrit-elle dans quelque maison close immonde de l'Amérique du Sud, dont son triste corps d'amour ne sortira que sans vie et rigide, pour être jeté dans un trou de terre sur lequel on ne mettra pas même une croix avec un nom.

FIN

1925 — *Imprimerie spéciale des* Éditions Prima. — 34.792.

COLLEC[illegible] GAULOISE

PARAISSANT L[illegible] DE CHAQUE MOIS

U[illegible] t : 1 fr.

ROMANS [illegible]ARUS :

1. La Vertu d'Alfred.
2. L'Apprentie Cocotte.
3. Un Tour de Cochon.
4. La Maison du N° 8.
5. Le Satyre de Meudon.
6. La Galerie des Vierges.
7. Hallucinations amoureuses
8. La Ceinture de chasteté.
9. Les Nuits de Messaline.
10. Coeurs en Folie.
11. Amour de Singe.
12. Les Jumeaux de Pétasson.
13. L'Amant de Gaby.
14. Une Poule par jour.
15. L'affolante Lilette.
16. Moderne Don Juan.
17. Une petite Rosse.
18. Folies amoureuses.
19. Agence d'amour.
20. Amour de Rustre.
21. Un Viol aux Quat'z'Arts.
22. Amoureux Caprices.
23. Voluptueuses Etreintes.
24. L'Amour à Lesbos.
25. Les Surprises du Mariage.
26. Perversités frivoles.
27. Beau môme.
28. Ruban-sur-Adour en folie.
29. L'Inceste royal.
30. Filles de joie.
31. Plaisirs charnels.
32. La Pucelle inviolable.
33. Vices de Mondaines.

Pour paraître prochainement : L'Ile des Vierges.

Chaque volume est envoyé franco contre la somme de 1 franc en timbres adressée aux

ÉDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, PARIS (XIe)

La Garçonne en Vadrouille

C'est le titre du livre qui vient de paraître et qui est incontestablement le plus galant et le plus gai.

Un style leste qui ne craint pas la périphrase croustillante et cocasse.

Des dessins haut troussés aux traits osés... et indiscrets.

Tel est

LA GARÇONNE EN VADROUILLE

Demandez à votre libraire s'il lui en reste car c'est un succès, et si vous êtes arrivé trop tard, envoyez **2 fr. 50** en timbres ou mandat aux **EDITIONS PRIMA, 67, rue Servan, PARIS (XIe)** qui vous l'enverront franco par retour.

1925. — Imprimerie spéciale des ÉDITIONS PRIMA. — 34.792.